

LE  
**BATARD**

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR

ALFRED TOUROUDE

— R



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1869

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

1800 cc  
8

# LE BATARD

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le **THÉÂTRE IMPÉRIAL**  
**DE L'ODÉON**, le 18 septembre 1869

A MONSIEUR  
FRANCISQUE BERTON.

Le premier de tous, vous avez eu confiance dans cette œuvre et vous avez combattu pour elle jusqu'au bout, de toutes les façons : je vous l'offre donc, afin que vous vous souveniez de ce que je dois à votre amitié comme à votre talent.

Mais ce serait une sotte façon de vous faire croire à ma reconnaissance envers vous que de me montrer ingrat envers les autres. C'est pourquoi je remercierai votre fils, plus chaleureux et plus jeune que jamais; Sarah Bernardt, adorablement touchante; Laray transformé, Nancy, Angelo; tout le monde combattant comme pour une cause plus digne d'eux; et MM. de Chilly et Du Quesnel, enfin, pour m'avoir donné si généreusement des conseils excellents et des artistes meilleurs encore.

A. TOUROUDE

## PERSONNAGES.

---

ARMAND.....	MM. F. BERTON.
ROBERT DUVERSY.....	P. BERTON.
DUVERSY.....	LARAY.
MAXIMILIEN DUVEIL.....	ANGELO.
GUSTAVE LEBRUN.....	MOUNET-SULLY.
SALVOYS.....	DUGARUL.
UN TENOIN.....	P. BEAUVALLÉ.
UN DOMESTIQUE CHEZ DUVERSY.....	ERNEST.
UN DOMESTIQUE CHEZ ARMAND.....	FRÉVILLE.
JEANNE.....	M <sup>me</sup> SARAH BERNHARDT
M <sup>me</sup> DUVERSY.....	NANCY.
TURQUOISE.....	C. COLAR.
JEUNES GENS, FEMMES, JOUEURS ET JOUEUSES.	

---

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à  
*M. Lénautaud, régisseur, au Théâtre Impérial de l'Odéon.*

# LE BATARD

---

## ACTE PREMIER

Une chambre simple, mais joyeuse. — Porte à droite; à gauche une alcôve, un lit tout blanc; un berceau près du lit; près du berceau, une petite table couverte d'ouvrages de femmes; une table au milieu.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, JEANNE. \*

Au lever du rideau, Jeanne est debout, le bras passé sous celui de Robert, sa tête sur son épaule. Tous deux au pied du berceau, face au public contemplant l'enfant endormi.

JEANNE.

Dort-il bien ! Mais regarde donc comme il dort de toutes ses forces : il en ferme les poings. Et quel sourire il a ! Il rêve que nous le regardons ! Tu as beau dire, il te ressemble.

ROBERT.

Il te ressemble plus encore.

JEANNE.

Ah ! voilà une idée fausse ! Je ne sais pas comment tu le vois ; il a tout ceci de toi, le bas du visage, et le front aussi. Eh bien ! et ses yeux !

ROBERT.

Folle, tu me vois partout ! Je l'aime.

JEANNE.

Et lui, l'aimes-tu ?

\* Tout ce qui est entre [ ] est coupé au théâtre.

ROBERT.

Lui ! c'est toi encore, et c'est moi aussi !

JEANNE.

Prends garde, tu vas l'éveiller.

ROBERT.

Laisse-moi l'embrasser.

JEANNE.

Va tout doucement au moins, là.

ROBERT, descendant.

Cher fils !

JEANNE, après avoir fermé les rideaux du berceau.

Ah ! que je suis heureuse que tu l'aimes tant.

ROBERT, assis à la table du milieu.

parce que ?...

JEANNE, venant à lui.

Ah ! dame ! parce que...

ROBERT.

Jeanne !

JEANNE, assise en face de Robert.

Eh bien ! oui, j'y pense nuit et jour : je ne dors plus, je ne vis plus ; gronde-moi si tu veux, c'est plus fort que moi ; ses yeux qui n'ont pas encore de regards font déjà baisser mes yeux.

ROBERT.

Oh ! ma chère Jeanne !

JEANNE.

J'ai tort ; mais qu'est-ce que tu veux ? C'est ma flerté qui me regarde avec les yeux de mon fils ! (Elle se lève.) Tu te souviens, n'est-ce pas ? Sans père ni mère, toute seule, j'étais gaie et vaillante cependant ; n'ayant personne, j'avais Dieu ! Un jour, tu es venu. Qui étais-tu ! Qu'importait ! C'était toi ! Mon pauvre cœur s'ouvrit aux rayons de ton sourire.

ROBERT.

Vois comme mon cœur bat à ces souvenirs d'hier ! C'est si bon et si beau, les premiers baisers. Le cœur est de cire pour recevoir l'empreinte du premier amour, et de mar-

bre pour la conserver. [Heureux ceux-là qui, comme nous, débutent par de saines amours : leur vie est à jamais embaumée ; le destin peut jeter tout ce qu'il lui plaît dans leur âme : il y a des parfums au fond de l'urne.]\* Je t'aime, va ! c'est toi, la joie et le bonheur de mes jeunes années.

JEANNE.

Que je te remercie de me parler ainsi, à moi, qui ne suis pas ta femme !

ROBERT.

Si, tu es ma femme. Les lois ne nous ont pas unis ; mais rends-moi justice, tu n'es pas une maîtresse pour moi ! Vois comme nous vivons calmes, heureux et fiers ; vois quel respect nous avons l'un pour l'autre, et dis-moi si tu es épouse ou maîtresse.

JEANNE.

Que tu es bon !

ROBERT, *écote.*

Non, je suis égoïste, comme les autres ; j'ai mes défauts aussi. Ah ! j'ai connu d'étranges combats, va !

JEANNE.

Ne l'arrête pas, dis-moi tout.

ROBERT.

Il me semble qu'il y a deux hommes en moi. Parfois, au rire de mes amis, je me demande pourquoi je ne vivrais pas comme eux au jour le jour dans les plaisirs et les folies, et d'immenses désirs se ruent sur moi, et je me sens le fils de mon père ! Et puis, ce que ma mère m'a donné d'elle m'arrête tout à coup : Je suis pris d'un profond dégoût pour les plaisirs des jeunes gens, quelque chose se révolte là ! C'est que je l'ai toujours vue si bonne, si pure, si noble, ma mère ! Je me confesse, tiens : en sentant qu'on est ainsi fait à l'image de son père et de sa mère, ah ! j'ai renoncé à me jeter dans les folies de mon âge, à t'y entraîner avec moi ; j'y ai renoncé par respect et par fierté, par amour pour mon fils surtout, car je l'ai voulu le fils d'un honnête homme et d'une honnête femme,

\* Coupé au théâtre.

pour lui, pour nous, pour ma mère qui doit pouvoir l'embrasser un jour !

JEANNE.

Mais alors !...

ROBERT, se levant.

Ah ! je te comprends bien, va ! Crois-tu que j'aie attendu tes maternelles alarmes pour songer à l'avenir ! Au premier cri de mon fils, mon cœur a bondi, tout m'a crié : c'est ton enfant, mais sois donc fier de ton fils, mais aie donc l'audace de ton devoir ! *(Passe à gauche.)* Hélas ! j'ai un père ; il a fondé sur moi des espérances à sa guise ; il entend construire mon avenir et me dire : entre, ici est ton bonheur ! C'est respectable, parce que c'est de l'amour tout de même. Comment briser ces rêves ? Comment tout dire ? Il est vif, impérieux, sceptique ; il ne croit pas aux pures amours ! Il faut bien attendre, je ne puis rien, je n'ai que vingt-quatre ans. Je n'ai donc pas le droit d'être père tout à fait, car je ne veux pas reconnaître mon fils sans le légitimer. Le prendre et le laisser ! Allons donc, je l'insulterais ! Attendez.

JEANNE.

Un an ! C'est bien long, un an.

ROBERT.

Sois tranquille, va ; si je puis vous honorer avant, et me contenter aussi, je le ferai ; en tout cas, ce sera fait un jour, parce que j'aime trop cet enfant pour ne pas lui donner tout ce que nos lois et nos préjugés rendent utile à son bonheur, parce que surtout nous avons trop droit à son respect pour qu'il puisse jamais se demander lequel de nous deux était indigne de l'autre.

JEANNE.

Je t'aime de tout mon cœur.

ROBERT.

Merci ! *(Il l'embrasse et remonte.)* Allons, adieu !

JEANNE.

Tu pars ?

ROBERT.

Oui, mon père désire faire quelques visites avec moi.



JEANNE.

A ce soir alors.

ROBERT, sur la porte.

Oui ! (Revenant.) Ah ! non, pas à ce soir.

JEANNE.

Pourquoi ?

ROBERT.

On m'emmène dans une réunion de jeunes gens. Tu sais si c'est mon goût, mais on m'a tant crié... Dame ! on ignore que je l'aime ! alors on me croit libre. Figure-toi que je passe pour un sauvage tout à fait primitif, et l'on se moque, Dieu sait ! On rit tant qu'on peut, sans se douter que je ris bien davantage, moi le seul heureux ! Il y a des conspirations contre ma vertu ! Je suis un Adam, sans Ève connue, et je donne bien du mal aux serpents ; je dois cependant rendre cette justice à mes amis qu'ils ne me raillent que doucement, sachant que je suis d'un métal qui résisterait au marteau. Laisse-les dire, je l'aime.

JEANNE.

Bien vrai ? Je suis jalouse, tu sais.

ROBERT.

Il faut l'être un peu : la jalousie est le parfum de l'amour. Tiens, pour toi, pour lui, et pour vous deux ! A demain.

JEANNE, le reconduisant.

A toujours.

Elle s'arrête à droite, sur la porte.

## SCÈNE II

JEANNE, rentrent.

Non, je n'ai pas peur ! Je le connais trop pour craindre jamais ! (As-ise.) Jusqu'à demain sans lui. Seule ! non, j'ai mon fils ! Dort-il... Allons, au travail. (Elle se met à broder. Tout à coup on sonne ; Jeanne s'arrête, puis :) Tiens, qu'est-ce qui peut venir ? (On frappe.) Entrez !

Elle se détourne vers la porte qui s'ouvre. Armand entre, referme la porte et s'avance ; Jeanne se lève stupéfaite.

## SCÈNE III

JEANNE, ARMAND.

ARMAND.

Bonjour, mademoiselle.

JEANNE, debout.

Vous? vous, monsieur?

ARMAND.

Oui, moi.

JEANNE.

Marie, Marie.

ARMAND.

C'est inutile, les domestiques sont à qui les paye le mieux.

JEANNE, appuyée au berceau.

Mais qu'est-ce que vous me voulez, mon Dieu? Pourquoi êtes-vous ici? Comment, vous venez chez moi! mais c'est affreux, monsieur!

ARMAND.

Puisque chaque fois que vous me voyez venir vous doublez le pas et détournez la tête, et puisque cependant je ne peux plus vivre sans vous dire tout ce que je pense, il faut bien que j'emploie les moyens extrêmes, que j'aille où vous êtes, chez vous.

JEANNE.

Pourquoi?

ARMAND.

Parce que je vous aime.

JEANNE.

Monsieur!...

ARMAND.

Je vous aime éperdûment! Mais rien que de me voir là, pénétrant auprès de vous de la sorte, après que vous m'évitez chaque jour sans jamais laisser la patience et l'espoir de mon cœur chaque jour blessé, rien que tout cela doit vous dire comment je vous aime! J'ai lutté, allez! Je ne me suis pas avoué vaincu tout de suite! Oh! ne me répondez pas encore; laissez-moi tout vous dire d'abord! Vous voyant

ainsi, dédaigneuse et rayonnante, j'ai voulu savoir qui vous étiez, pour oser davantage peut-être, peut-être aussi pour perdre toute espérance. Je sais qui vous êtes; je sais que vous avez un amant, un fils; je sais tout et ma voilà! [ Oh! ne croyez pas que tout cela me donne des pensées blessantes. Vous insultez, vous? Est-ce qu'on insulte jamais ce que l'on adore! Mais je vous aimerais de la même façon si vous étiez une jeune fille! Ce que vous êtes ne signifie rien, c'est vous, alors c'est beau, c'est adorable, c'est adoré! ]\* Vous me diriez qu'un baiser de vous me tuerait, que je vous demanderais un baiser, parce que cela m'est bien égal, la vie, pourvu que j'aie votre regard dans les yeux et votre souffle sur les lèvres! Vous voyez bien alors qu'il faut que je vous parle et que vous m'écoutez.

JEANNE.

Vous allez sortir, n'est-ce pas?

ARMAND.

Comme vous êtes belle!

JEANNE.

Mais que voulez-vous donc enfin?

ARMAND.

Je veux vous dire que je suis votre esclave. Est-ce que vous ne sentez pas que vous êtes la maîtresse de tout mon être; dites, est-ce que vous ne le sentez pas?

JEANNE.

Mais vous êtes fou, monsieur!

ARMAND.

Eh bien, oui! les passions sont des folies, et je suis fou d'amour! Trois mois de dédains, votre faute, toutes les choses douloureuses que j'ai subies, apprises et vues, tout cela n'a fait que grandir ma passion! Malgré tout, mon amour est resté le même. (Jeanne passe devant lui comme pour le fuir.) Je vous effraye? Réjouissez-vous plutôt; toute cette ardente volonté est à vous, [vous en ferez votre servante quand vous voudrez; mon âme est à vous comme l'argile est au modelleur.]\*\* Il ne faut pas avoir peur; ma passion

\* Coupé au théâtre.

\*\* Idem, à volonté.

n'est farouche que parce qu'elle est devant l'obstacle; sou- riez, elle sera douce et caressante, forte comme un lion, mais docile comme un chien.

JEANNE, à droite, étendant la main vers le corsage de souquette.

Si vous faites un pas, j'appelle.

ARMAND, reculant.

Non, non, je ne bougerai pas! [Est-ce que vous croyez vraiment que j'oserais vous toucher?]\* Je ne vous demande que de m'écouter, car je vous ferai croire à mon amour. Oh! ne secouez pas la tête; vous me sourirez.

JEANNE, descendant.

Oh! cela, jamais.

ARMAND.

Si, si! les fortes passions rayonnent une certitude qui est invincible!... Lors même qu'un mur d'airain serait entre nous, j'attaquerais ce mur, certain de le faire crouler. Et ce n'est pas de l'airain qui nous sépare, ce ne sont que des illusions! Vous croyez aimer quelqu'un; mais vous cesserez d'aimer...

JEANNE.

Moi!

ARMAND.

Parce que vous cesserez de vous aveugler. Il ne mérite pas votre amour; il est indigne de vous, il vous trompe et vous ment!

JEANNE.

Robert!

ARMAND.

Oui, Robert!

JEANNE, passant devant Armand.

Mais c'est vous qui mentez!

ARMAND.

Je vous dis...

JEANNE, se retournant vers lui.

Je connais Robert, je sais bien quel cœur il a! Mentir? tromper? Ah! bien, oui! Si vous croyez m'effrayer avec vos

\* Coupé au théâtre.

calomnies ! Il m'adore ! Pourquoi souriez-vous ? C'est un noble cœur.

ARMAND.

Non, c'est vous qui êtes trop noble pour croire à la trahison des autres.

JEANNE.

Vous êtes méchant !

ARMAND.

Moi ? Je veux vous sauver des désespoirs de l'abandon, vous arracher à l'avenir des pauvres filles délaissées, avenir de larmes ou de honte, vous faire choisir entre l'amour d'une heure et l'amour véritable ! car vous en êtes là ; je vous jure que vous en êtes là !

JEANNE.

Je ne vous croirai jamais. Robert m'aime, son bonheur est ici ; il déteste ces plaisirs dont vous parlez ; certes, il les méprise et les hait !

ARMAND.

C'est ce qu'il vous dit du moins, mais il ment ! Je le connais aussi, votre Robert, et mieux que vous. — Il hait les plaisirs ? Demandez à ses amis. Qu'il n'ose pas jouir de la jeunesse, qu'il ait peur des passions, soit ; mais qu'il n'aime pas les plaisirs ! Il a l'âme pleine d'ardentes aspirations au contraire, et l'audace lui vient.

JEANNE, le regardant, stupéfaite.

Est-ce que vous écoutiez là, tantôt ?

ARMAND.

Ma foi, non ! Et je sais ce qu'il vous dit cependant ! Parfois il rêve de folies et de libertés, n'est-ce pas ? Et il n'ose point ! Et vous, vous fondez votre confiance sur ces timidités-là ! [Mais ces scrupules ne durent pas, ils sont de neige et les premières ivresses n'en laissent rien. Sa robe d'innocence est de glace et non de diamant ! Venue un rayon de soleil, et Dieu sait en quel torrent bonheur se changera cette vertu gelée ! — J'en connais cent qui sont de cette sorte ! l'ardieu ! c'est l'histoire commune presque.

\* Coupé au théâtre.

— On commence par l'amour ingénu, on continue par l'amour caché, on termine par l'amour effronté. La première timidité elle-même a rendu les lèvres plus avides et plus sensuelles !\* Cessez de vous aveugler ; votre Robert vous trompe.

JEANNE, *assise, à la table.*

Oh ! mon Dieu, que vous me faites mal !

ARMAND.

Celle qui le séduit à présent est blonde, riieuse et coquette; nous la nommons Turquoise. Elle adore cette pierre précieuse ; c'est une comédienne... *in partibus!* Avec soixante francs par mois d'appointements, elle dépense cinquante mille francs par an. Si vous voulez la voir avec votre Robert, je puis vous donner ce spectacle-là.

JEANNE, *se levant à deux.*

Vous ?

ARMAND.

Ce soir.

JEANNE, *début.*

Ce soir ! — Il m'a dit qu'il ne viendrait pas ce soir.

ARMAND.

C'est tout simple, il va la voir.

JEANNE,

Mais non, il va avec des amis, en soirée.

ARMAND.

Je les connais, ces soirées-là : il y a la moitié des amis qui sont des amis,

JEANNE.

Mais il me disait encore, ici, tout à l'heure qu'il détestait ces plaisirs, qu'il m'aimait, qu'il adorait son fils.

ARMAND.

Et qu'il vous épouserait, peut-être, pour donner un nom à cet enfant ? Savez-vous seulement quel est le nom qu'il vous promet ainsi, promesse qui le dispense de tout ? Ah ! pauvre fille que vous êtes. Il vous a séduite et vous avez cru voir en lui je ne sais quel archange magni-

fique. C'est un homme, un homme comme ses pareils, égoïste et vulgaire! Vous aimait-il seulement? Non, [il ne désirait peut-être qu'une maîtresse naïve et crédule, de qui la chasteté permit à son esprit d'apprendre sans s'effaroucher,]\* il ne cherchait peut-être que l'orgueil d'une séduction, (Jeanne traverse la scène, effarée). [C'est tout simple, les chaleurs de son sang couvent sous les pudeurs d'une éducation faite par une mère chaste!]\*\* Mais, lors même qu'il vous aimerait, il ne vous épouserait pas encore: vous êtes à lui! — Et ce n'est rien que tout cela. Où donc avez-vous vu que l'on épousait sa maîtresse, à son âge, avec sa fortune et son rang, portant un nom qui sonne d'or! Ah çà! vous croyez donc la vie réelle copiée sur les romans! Il se nomme Robert Duversy. Avez-vous entendu parler de son père? C'est un banquier six fois millionnaire!

JEANNE, *écartée, assise à l'extrême gauche.*

Ah! Je n'avais jamais calculé tout cela; mon Dieu!

ARMAND.

Et ce père vous donnerait son fils unique, à vous, pauvre, à vous, tombée? Et ce fils vous épouserait malgré son père riche et puissant? Vous ne connaissez pas les riches! On prend une pauvre fille, parce que c'est une maîtresse plus agréable, plus sûre et plus enviable qu'une courtisane. Et puis, le jour où l'on s'est montré le plus caressant peut-être, on s'en va vers l'ivresse sans tourner la tête, sans remords! — Voilà tout ce qu'il fera votre Robert! Et ce n'est pas qu'un abandon et qu'une lâcheté, cela va plus loin. Il vous laisse un fils, et vous êtes flétrie! Tant pis! A ses yeux, c'est vous qui êtes coupable de votre chute, et sa conduite vous servira de leçon. S'il ne vous a pas enseigné la vie, il faudra l'apprendre, car vous n'avez plus que deux choses à choisir: le travail incessant [ne parvenant pas même à vous nourrir,]\*\* ou bien la débauche.

JEANNE.

Ah!

\* Coupé, censure.

\*\* Coupé, censure.

\*\*\* Coupé, censure.

ARMAND.

Voilà ce que le destin vous réserve pour avoir cru à l'amour véritable d'un menteur et d'un fourbe.

JEANNE.

Vous me brisez le cœur.

ARMAND.

Pardonnez-moi ces dures vérités, pardonnez-moi mes premières paroles aussi ; je suis venu vers vous comme on va vers quelqu'un qu'il faut vaincre, et j'ai dû vous parler bien durement et bien follement ; à présent, je suis calme. Il ne faut pas trembler si le malheur est sur vous ; avant que de vous toucher, il faudra qu'il me brise. — Je vous aime à pleine âme, voilà la vérité. Vous avez failli ? Je l'oublie ! Vous avez un fils, je l'accepte ! Si tout vous manquait, vous ne douteriez pas : — mes bras sont ouverts pour vous recevoir.

JEANNE, se levant et passant.

Si vous êtes bon, pourquoi m'arracher mes chères erreurs ? *(Reçoit.)* Ne croyez pas que j'ajoute foi à toutes vos paroles, au moins ; je ne vous crois pas.

ARMAND.

Vous croirez donc vos yeux et vos oreilles. *(Il s'assied à la table et écrit sur une carte.)*

JEANNE.

C'est qu'il a l'air certain de ce qu'il dit, mon Dieu !

ARMAND, lui tendant une carte.

Venez ce soir à onze heures, à cette adresse ; attendez-moi dans une voiture. Quand il sera temps, je vous ferai prévenir et vous pourrez voir sans être vue.

JEANNE.

Hélas !

ARMAND.

Vous saurez alors quel est celui qui vous aime et celui qu'il faut aimer.

JEANNE, revenant près du berceau.

Eh bien ! non, je n'irai pas ! Je ne vous crois pas ! Je ne



veux rien savoir ! Qu'il me délaisse, s'il veut ; je resterai là ; je l'attendrai près de son fils, en pleurant, avec une espérance encore, jusqu'à ce que je sois morte. J'aime mieux mourir comme cela que de le voir auprès d'une autre.  
(Elle tombe assise.)

ARMAND.

Vous n'avez pas le droit de mourir ayant un fils ! — A cet enfant, il faut un père, il faut un nom. Eh bien ! venez savoir à qui vous pouvez demander ce nom !

JEANNE.

Je n'irai pas.

ARMAND, près d'elle.

Tenez, voici l'adresse.

JEANNE.

Non.

ARMAND.

Je la mets sur cette table ; ici, vous voyez.

JEANNE.

Mais je n'irai pas !

ARMAND, sortant.

A ce soir :

Il sort.

JEANNE, seule.

Elle tombe à genoux près du banc.

Ah ! mon fils, qu'est-ce que nous allons devenir si tout cela est vrai !

La toile baisse.

---

## ACTE DEUXIÈME

Un petit sa ou octogone ouvrant par de grandes portes latérales sur de vastes salles; à droite, premier plan, une petite porte; au milieu, au fond, une immense glace sans tain. — Amblement riche. — Premier plan, une petite table avec des verres et quelques bouteilles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, SALVOYS, JEUNES GENS, puis LEBRUN,  
puis MAXIMILIEN.

SALVOYS.

Alors, à ta santé, Robert.

ROBERT.

Merci, à la vôtre.

On boit; Lebrun entre par la droite.

LEBRUN, s'avancant.

Avez-vous encore un verre plein et un cigare?... oui, merci. Décidément c'est adorable de n'avoir qu'un pas à faire pour sortir de la cohue et rentrer dans l'intimité,

ROBERT.

N'est-ce pas?

Maximilien paraît en fond.

LEBRUN.

Maximilien fait bien les choses, et voilà une petite fête digne de figurer dans les gazettes. Il faut être millionnaire comme lui pour faire construire de ces petits hôtels-là, et pour y pendre ainsi la crémaillère.

MAXIMILIEN, s'avancant.

Dis donc, je suis là, flatteur.

TOUS.

Bravo!

MAXIMILIEN.

Silence donc, silence ! les camarades de là-bas n'ont pas besoin de s'apercevoir qu'on les abandonne une minute pour les amis d'ici.

LEBRUN.

Tu n'as rien à craindre, hypocrite ! Tu sais bien qu'ils sont tout aux merveilles de ton petit hôtel.

MAXIMILIEN.

Il vous plaît ?

LEBRUN.

C'est délicieux, des salons magnifiques [À côté de petites cachettes adorables.] \*

SALVOYS.

Et ce fumoir donc !

MAXIMILIEN.

Vous avez vu la serre ?

ROBERT.

C'est un vrai petit boudoir.

Il remonte au fond.

LEBRUN, rient.

Nous avons tout vu, vaniteux, tout excepté les rayes ; mais cela nous est bien égal (Montrent une bouteille.) Voici des bavardes qui nous en ont fait un éloge.

Il s'assied à gauche.

MAXIMILIEN, tendant un verre.

Voyons ce qu'elles disent.

SALVOYS, en lui versant à boire.

Ah çà ! où as-tu déniché toutes ces jolies femmes qui dansent et jouent là-bas.

MAXIMILIEN.

Moi ? je ne sais pas ! Elles sont venues ici comme viennent les hirondelles aux pays des fleurs nouvelles. Il y avait à rire, à jouer, à boire, à danser, à aimer peut-être ; c'était assez pour avoir tout Paris, si je n'avais pas un peu choisi mes compagnons de plaisir.

LEBRUN.

Et tu as bien choisi, nous mis à part, bien entendu. Belles femmes, beaux joueurs, quelques gens d'esprit ; et tout cela saute, joue, rit et boit avec un entrain sans pareil.

\* Coupé au théâtre.

ROBERT, regardant les invités par la glace du fond.

Oui, c'est une jolie collection de folles et de fous!

MAXIMILIEN.

Chacun son goût, mon cher; mais c'est ainsi que je comprends la jeunesse... joyeuse et sans soucis. Foin des moralistes! Il viendra toujours assez tôt le temps des choses sérieuses; aimons, rions, buvons, jetons au vent toutes les sottises lisières et vive le printemps de la vie!

SALVOYS.

Tant pis! ayons vingt ans, nous ne les aurons plus jamais!

ROBERT, très-ému.

Est-ce que je dis le contraire? Oui, la jeunesse passe vite; oui, la joie est d'un jour! Je sais bien ce que c'est que vingt ans, parbleu! c'est une aurore et cela ne saurait durer qu'une minute! Vous me croyez trop naïfs.

MAXIMILIEN.

Je proteste au nom de tous; nous te savons spirituel, ardent et joyeux. C'est bien pour cela que nous raillons ta trop grande sagesse! Laisse-toi vivre, ne nous prive pas d'un ami de ta sorte. Si nous ne t'aimions pas, nous te laisserions à tes enfantillages ou bien nous ririons à belles dents; mais nous t'aimons et voudrions t'avoir pour ami jusques en nos plaisirs! Sois donc un peu de ton pays et de ton âge: téméraire et fou!

ROBERT.

Voilà que je suis un poltron maintenant.

Il va s'asseoir à gauche.

MAXIMILIEN.

On le dirait! On n'a pas pour seulement des choses terribles ici-bas, on a peur parfois des choses puérides, on tremble parfois devant des choses adorables et douces; il y a autant de gens qui n'osent pas vivre qu'il en est qui n'osent pas mourir. Es-tu fait pour ces timidités-là?

ROBERT, debout.

Mais je ne vous contredis pas, je me sens jeune, j'ai le cœur plein de désirs, j'ai du courage à tout braver! Vous

êtes étonnants! Je n'ose pas! la bonne plaisanterie! Verse donc, toi, pour voir si je n'oserai pas vider ce verre! là!

LEBRUN, *has à Maximilien, plant.*

Je crois qu'il ira loin ce soir!... grâce au champagne!

ROBERT, *poursuivant vivement.*

Est-ce que vous croyez que je ne sens pas la chaleur des vins et que j'ai peur des molles caresses du champagne ou des baisers ardents du vieux bourgogne! Allons donc! Et j'aurais peur de perdre de misérables louis au jeu. Tenir à des écus, moi! Tiens, jette ça par les fenêtres.

MAXIMILIEN.

Eh! là! nous ne mettons pas la question sur ces matières, mon cher, mais les femmes!

LEBRUN, *près de Robert que l'on estoire.*

Ah! oui, les femmes!

ROBERT.

Quelles femmes d'abord?

MAXIMILIEN.

Ah! voilà le grand mot.

ROBERT.

Des coquines.

MAXIMILIEN.

Oh! des coquettes... tout au plus.

LEBRUN.

Mettons des cocottes, pardi.

MAXIMILIEN.

Eh! sans doute, ce sont de bonnes filles rieuses, folles et faciles; mais comme elles savent la vie! Quelles bacheliers-ès-folies! [quelles licenciées]\* Tu ne sais pas comme il est joyeux, le baiser de leurs lèvres humides couronnées de rires! Sans elles, on ne saurait pas aimer! Si tu ne les as point connues, tu n'apprécieras jamais rien des choses féminines, jamais rien, pas même l'amour pur ou vrai. [Ce sont les institutrices du cœur, elles enseignent l'alphabet; elles ne font que préparer à de plus hautes sciences, mais

\* Coupé, censure.

elles rendent service : elles démontrent la sublimité de l'amour, par l'absurde ! Et tu sembles en faire fil ! Va, tu ne sauras jamais rien des amours !<sup>\*</sup>

SALVOYS.

Jamais, et ce serait dommage,

LEBRUN.

Ne pas savoir aimer ! j'aimerais mieux ne pas savoir lire.

ROBERT.

Mais je sais aimer.

Armand ouvre la porte du fond et observe.

MAXIMILIEN.

Tu te vantes.

ROBERT.

Et si je voulais...

LEBRUN, riant.

Jamais !... Papa gronderait.

ROBERT.

Encore un coup !...

MAXIMILIEN, très-ému.

Oh ! comme il est tard ! — Rentre, ou tu seras au pain sec !

LEBRUN, en courant.

Et tu ne sortiras pas dimanche !

ROBERT.

Je ne suis plus un enfant et...

## SCÈNE II

LES MÊMES, ARMAND.

entre tout à fait, laissant la porte ouverte ; on aperçoit alors le grand salon plein de joueurs et d'invités.

ARMAND.

Comment on recule ! (descendant.) Dites donc, messieurs, le jeu est morne.

MAXIMILIEN.

Nous voici, nous voici,

\* Coupe au théâtre.

ARMAND,

Quels piètres joueurs ce soir. Il y a deux cents louis et personne ne veut tenir. — Si vous vouliez... Oh! pardon!

ROBERT.

Pourquoi pardon?

ARMAND, très-gouailleur.

J'allais vous proposer de faire l'enjeu avec moi. Pardon je vous prenais pour monsieur notre hôte; de dos, comme cela, on peut se tromper; mille pardons. — Vous ne jouez pas, vous?

ROBERT.

Vous croyez?

ARMAND.

Vous êtes sobre, vous devez être paisible. Cela se voit d'ailleurs, vous êtes d'une nature calme. Vous ne devez pas jouer.

LEBRUN.

Le fait est qu'un sage de ta sorte doit tenir le jeu en bien médiocre estime.

ARMAND, à Lebrun d'abord.

Comme le vin et les femmes peut-être! Oh! ce n'est pas une critique; c'est une remarque et rien de plus! on s'étonne toujours de voir dédaigner par les autres ce que l'on aime. Mon Dieu, les goûts sont libres; après cela je connais bien des gens qui ont des goûts et qui n'osent pas...

ROBERT.

Je fais banco des deux cents louis.

ARMAND.

Bravoure de portefeuille bien garni! Si vous vouliez me prouver une chose que je ne niais point, vous ne réussiriez qu'à me montrer comment votre poche est pleine!

ROBERT.

D'autres preuves viendront.

MAXIMILIEN.

Viens jouer, puisque tu le veux, viens; un joueur comme toi ne peut qu'être le bien venu auprès de mes invités.

ROBERT.

Cela ne vaut pas la peine que je me dérange. (*se versant hors.*) Dis que je viens et qu'on joue.

LEBRUN, remontant.

Bravo ! je vais au jeu.

ROBERT, s'assit à Lebrun.

Eh bien ! joue pour moi — et fais paroli pendant quatre coups. (*à bas.*) Tu viendras me dire le résultat.

LEBRUN, remontant.

Ne crains rien, je ne céderai pas.

On le suit.

ARMAND.

Eh ! eh ! cela va faire sensation, de toutes les manières. Attendez-moi, messieurs, je vais avec vous. (*à part.*) Encore un coup d'ongle, et tu voudras me braver, toi ! Il est temps de faire agir Turquoise.

Il va au fond et se met près de Turquoise. La porte reste ouverte ; pendant que l'on joue, on voit Armand parler avec Turquoise en montrant Robert à diverses reprises. Scène muette de joueurs au fond.

## SCÈNE III

ROBERT, MAXIMILIEN, *en scène.*

ROBERT, un silence, puis :

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

MAXIMILIEN, après avoir soupiré.

Eh ! mon Dieu ! c'est un homme du monde !

ROBERT.

Un viveur, n'est-ce pas.

MAXIMILIEN.

Ne va pas le détester pour quelques mots un peu moqueurs.

ROBERT.

Quelques mots !... Il n'a fait que me railler ; voici deux heures et plus qu'il se moque de ma sagesse, à table, ici, partout !

Entre un domestique qui dessert la table et baisse le store de la glace sans bruit.



MAXIMILIEN.

Il a tort, sans doute ; ce que tu fais et ce que tu aimes ne doit pas être critiqué par lui ; mais, crois-moi, il mérite ton indulgence. Oh ! je ne le farderaï pas ; il est moqueur, plein de passions, emporté. Il passe sa vie dans des lieux où nous ne passons que nos heures de folie.

ROBERT.

Et tu le reçois ?

MAXIMILIEN, riant.

Pourquoi non ? il me semble qu'il est ici dans son monde, ce soir. D'ailleurs, c'est Salvoys qui me l'a présenté voici quelque temps déjà, et je t'assure que c'est un homme agréable. Et puis, qu'est-ce que tu veux, il est de toutes les fêtes.

ROBERT.

C'est un parasite alors.

MAXIMILIEN.

Pas plus que tous ceux qui sont moins riches que nous et partagent cependant nos plaisirs. Non, c'est un homme qui, avec un maigre capital, possède cinquante mille livres de rente, puisqu'il vit comme s'il les avait. Eh ! mon Dieu, voyons les choses comme elles sont : Toujours invité, il ne paye guère que de son esprit. Le cœur de ces dames change si souvent de maître qu'il faut bien admettre des régences fréquentes. Son petit revenu suffit donc à ses besoins réels, sans compter Hombourg ou Bade l'été, le jeu l'hiver et la Bourse en tout temps.

ROBERT.

Mais alors c'est un grec, ton homme du monde.

MAXIMILIEN.

Ah ! Dieu, non ; c'est même un fort beau joueur ! — Tu me trouves indulgent, n'est-ce pas ? C'est que cet homme a tant d'excuses.

ROBERT.

Il n'y a pas d'excuse aux bassesses.

MAXIMILIEN.

Mais on n'a rien à lui reprocher, encore une fois, absolument rien, pas même le monde où il vit, car il n'a pas choisi son milieu, il y est né.

ROBERT.

Ah!

MAXIMILIEN.

Tout le monde sait qu'il n'a pas connu son père; pour ce qui est de sa mère, jamais il n'en parle, mais on dit que c'était une nommée Céline Dauvray.

ROBERT.

Céline Dauvray.

MAXIMILIEN, riant..

Ne cherche pas, il avouait l'autre jour avoir trente-cinq ans, par conséquent... Tu vois donc bien qu'il faut être indulgent pour ses défauts, pour ses vices même s'il en avait; il est né de parents souillés sans doute; et puis il a grandi dans un monde facile, avec de tristes exemples sous les yeux probablement.

ROBERT.

Cela se voit.

MAXIMILIEN.

Pas trop, et je l'estime même d'être ce qu'il est! [Il faut l'entendre, aux jours de franchise, critiquer les hommes de ce temps-ci! Il a de l'esprit. C'eût été peut-être un homme remarquable, fils de parents honnêtes; vois son regard et son front. Laisse-le donc railler et pardonne-lui, va; ses railleries ne sont peut-être que des regrets déguisés. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas eu ce qui nous a donné le peu de vertu que nous avons: une famille.]\*

ROBERT.

Oh! je ne lui fais pas un crime de son malheur; seulement il ne me plaît guère et je ne crois pas lui plaire davantage.

MAXIMILIEN.

Tu es fou.

\* Coupé au théâtre.

ROBERT.

Non, non; remarque la façon dont il me regarde; il y a quelque chose dans ses yeux, je ne sais quoi.

MAXIMILIEN.

Bah! Ses railleries t'agacent, voilà tout.

ROBERT.

C'est possible, mais je ne lui conseille pas de pousser les choses plus avant.

MAXIMILIEN.

Veux-tu ma façon de penser? Eh bien, tu n'as pas le sens commun et tu oublies où tu es. A ta place, mon cher, je laisserais les hommes me regarder comme ils voudraient, pour ne songer qu'à bien regarder les dames.

ROBERT.

Chut! on vient.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LEBRUN, SALVOYS, ARMAND, *rentrant en scène*; JOUEURS, JEUNES GENS et FEMMES;  
TURQUOISE.

LEBRUN.

Mon cher, j'ai suivi tes instructions.

ROBERT.

Ah! Eh bien?

LEBRUN.

Tu gagnes six cents louis, mon cher!

*Turquoise vient à Robert.*

TURQUOISE.

Six cents louis! douze mille francs!

ROBERT, *un peu surpris.*

Mademoiselle!...

ARMAND.

Pelue perdue, ma fille!

ROBERT, *regardant Armand d'abord.*

Ah! tu me railles encore!... (*Vient à Turquoise.*) Vous êtes belle, vous, très-belle même.

*Il se fait à-scote près de lui.*

TURQUOISE.

Mais non.

ROBERT, toujours pour lever Armand, très-vif.

Vous avez des mains de duchesse, et des yeux !...

MAXIMILIEN, à mi-voix presque, pendant que Robert parle.

Bravo !

Tous les amis de Robert approuvent.

TURQUOISE, légèrement et vite.

Ils sont trop petits.

ROBERT.

Ils sont adorables. Vous aimez le bleu, à ce que je vois.

TURQUOISE.

Le bleu, le rose,.... le blond ! tout ce qui est de couleur tendre.

ARMAND, s'asseyant près de Turquoise.

Dis donc, Turquoise ?

TURQUOISE.

Quoi ?

Robert fait lever Turquoise et l'entraîne loin d'Armand.

ROBERT.

Laissez donc. Vous êtes adorablement jolie.

TURQUOISE.

Vous trouvez ?

ROBERT.

Parole d'honneur !

Rires et applaudissements des amis de Robert.

ARMAND, allant vers Turquoise.

Viens donc, j'ai autre chose à te dire qu'un madrigal.

ROBERT, se plaçant entre elle et lui.

Est-ce qu'on ne peut pas causer avec vous un instant ?

TURQUOISE, à son bras.

Mais si.

ARMAND, tournant les talons.

Bonsoir alors. — (A lui-même, comme jouant le dépit :) Ça n'ira pas loin !

ROBERT, allant vers la gauche.

Vous me plaisez beaucoup, vous savez.

TURQUOISE.

Tant mieux, je vous trouve charmant !

ROBERT, très-caressant, se voyant applaudi de ses amis, ivre de toutes les  
féçons.Vous avez les plus beaux cheveux blonds du monde.  
Venez donc au jeu, je vous prie. Nous sommes de moitié,  
n'est-ce pas ?Arrivé au salon de droite, il soulève la portière et se retourne comme pour  
braver Armand. En le voyant les yeux fixés sur Turquoise et sur lui,  
sombre, il se penche vers Turquoise, l'embrasse sur l'épaule, et, le bras autour  
de sa taille, l'entraîne hors de scène, applaudi du geste par ses amis.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins ROBERT et TURQUOISE.

ARMAND, à part, rayonnant.

Et tu crois me braver !

Il regarde, triomphant, Robert et Turquoise qui jacent, en vue du public  
encore, mais hors de la scène.

LEBRUN, à ses amis qui observent la scène en riant.

Il me semble qu'il perd sa timidité, notre ami Robert ?

SALVOYS.

Cette Turquoise n'en fait pas d'autres.

MAXIMILIEN.

Oui, seulement...

Il montre Armand.

ARMAND, il se retourne, riant.

Eh bien !... Qu'en dites-vous ?

Il leur montre Robert et Turquoise.

MAXIMILIEN, surpris.

Comment, vous riez ?

ARMAND.

Je crois bien !

MAXIMILIEN.

Et moi qui vous croyais furieux !

LEBRUN, riant.

Il avait peur d'une querelle.

ARMAND.

Pour Turquoise? La bonne plaisanterie! C'est aux sots qu'il appartient de se battre pour une Turquoise!

MAXIMILIEN.

Et ce pauvre Robert qui vous garde rancune.

ARMAND.

Pour mes plaisanteries peut-être? Il ne manquerait plus qu'il me voulût pourfendre parce que je lui ai fait boire du bon vin, gagner de bons écus et séduire une jolie femme. Ah! ah! ah! c'est que je les connais ces vertus-là: si elles ne résistent guère à l'orgueil de paraître audacieuses, elles ne résistent jamais au plaisir de rendre jaloux. Il me brave en ce moment-ci: espérons que demain il me remerciera.

LEBRUN.

C'est égal, il s'émancipe, notre puritain!

ARMAND, ayant regardé l'heure.

Oui, pas ma'!... Mais je ne suppose pas que sa désertion doive nous faire abandonner le jeu...

MAXIMILIEN.

Sans compter que je n'ai pas encore joué.

ARMAND.

Vous, le maître de la maison? Oh!

MAXIMILIEN.

Je suis à vos ordres.

LEBRUN.

Parbleu, c'est dit, tu n'en seras point quitte à moins de cent louis à chacun de nous.

MAXIMILIEN.

Bast! essayez, je tiens tout aujourd'hui.

SALVOYS, à Armand.

Viens-tu?

ARMAND.

Engagez la partie; je vous rejoins dans une minute. (Bas à Salvoys :) Reviens vite!

On remonte, les groupes de joueurs se reforment, Armand reste seul en scène.

## SCÈNE VI

ARMAND, seul.

Ah! — Pour me braver et pour montrer à ses amis qu'il n'est pas un niais! [Je savais bien qu'il avait la commune faiblesse : on n'ose pas être heureux d'un bonheur à son goût ; parce que d'autres font une chose, on a peur d'être ridicule en ne la faisant pas ! Tant pis si c'est mal ou bête !]\* Ah! Frayeur du ridicule, mère des premières fautes masculines, seuil des abîmes ! Eh ! eh ! les philosophes ont raison : l'homme est un singe ! Ah ! Salvoys, ferme la porte.

Salvoys ferme la porte de gauche et descend.

## SCÈNE VII

ARMAND, SALVOYS.

ARMAND.

J'ai un service à te demander.

SALVOYS.

Parle ; que veux-tu ?

ARMAND.

Une simple complaisance. Descends par le petit escalier, là ; tu trouveras une femme en bas, dans une voiture. Fais monter cette personne ici ; tu lui diras que je l'attends, elle viendra tout de suite.

SALVOYS.

Très-bien. — Ah ça ! est-ce que ?...

ARMAND.

Où ! ce n'est pas ce que tu crois. Je te dirai tout. Mais va, j'ai hâte ! — Ah ! pas un mot à qui que ce soit. Va et merci.

SALVOYS.

Ce n'est vraiment pas la peine. (sortant). Dès qu'il s'agit de femme !...

\* Coupé au théâtre.

## SCÈNE VIII

ARMAND, seul.

Enfin!... Est-elle en bas?... Oui, elle est venue, elle doit être venue! N'étant que maîtresse, elle doit trop sentir qu'il manque entre elle et son amant le lien du respect et du devoir pour ne pas trembler, pour ne pas venir; je la connais, l'indignation et la honte envahiront son cœur et tueront son amour; elle méprisera ce Robert; pleine de mépris et de colère, de honte et de crainte, elle est à moi! Comme je l'entraînerai loin de Paris, loin de ce monde! Oh! mon cœur boudit impatient et fiévreux! Je la sauve, après tout! Mais, oui, je la sauve! Que de misérables furent ce qu'elle est! Et Robert la quitterait tôt ou tard! C'est évident! je la sauve! Viens, mais viens donc! — Comme c'est long une minute! Dieu! on vient! — C'est elle! — Ah! je savais bien qu'elle viendrait, je le savais bien! — Tout est fermé?... oui! ( Il court à droite et fait tomber la portière.) Ah! que j'ai peur!

## SCÈNE IX

ARMAND, JEANNE.

JEANNE.

Ah! vous voilà. — Vous voyez, je suis venue.

ARMAND.

Chut!

JEANNE.

Je suis venue, mais je suis bien tranquille; vous ne pouvez rien me montrer, rien.

ARMAND.

Ne parlez pas si haut, il est là.

JEANNE.

Là! — Ah! mon Dieu!... — Seul?

ARMAND.

Non!

JEANNE.

Ah! avec qui est-il?



ARMAND.

Attendez.

*Il va doucement vers le fond et regarde.*

JEANNE.

Qu'est-ce qu'il va me montrer, Seigneur?... Si je parlais?... Oui, je...

ARMAND.

Venez !

JEANNE, s'élançant.

Enfin !

ARMAND, levant le store du fond.

Chut ! Regardez.

JEANNE, se taisant.

Ah ! Seigneur !

Elle recule.

ARMAND, se jetant devant elle.

Ne criez pas.

JEANNE.

Non, je ne dirai rien, non, je vous le promets ; laissez-moi voir encore une minute, une seule.

ARMAND, après l'avoir fait passer.

Voilà comme il vous aime !

*Il laisse tomber le store.*

JEANNE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

ARMAND, l'entraînant à gauche.

Êtes-vous convaincue à présent ?

JEANNE, la figure cachée.

Taisez-vous, par pitié ! vous me tuez !

ARMAND, à mi-voix, penché sur elle.

Voilà le cas qu'il faut faire de ses serments ! Tout ce qu'il vous a dit était mensonge ! Ai-je menti, moi ? [Il vous a séduite pour avoir une maîtresse qu'il osât commander. A présent, il a de plus grandes audaces et vous n'êtes plus qu'un jouet qu'on jette ! Voilà ce que c'est que de croire sublimes de misérables chercheurs d'amour !]\* Voyez comment on paye ces erreurs-là : plus d'honneur, un fils

\* Coupé au théâtre.

À nourrir, le mépris sur vous, toutes les portes closes, hormis les portes basses, plus d'avenir. Tenez, il est là, il rit et pourtant il sait ce que sa trahison vous prépare de souffrances et de hontes ! C'est que vous n'êtes plus de ce monde pour lui, vous n'avez plus rien à donner en proie à ses caprices ! Je vous l'avais dit encore : les fils de famille comme lui ne comptent pas avec les filles pauvres comme vous : vous êtes faites pour leurs plaisirs ; vous avez rempli votre destin en leur donnant une ivresse d'un jour ! Ils sont riches, on leur a dit que la richesse était tout et que l'or payait tout ; c'est comme un poison qu'on leur a mis dans les veines, toute leur âme n'est plus qu'une plaie d'égoïsme, de passions et d'orgueils ! Il ne faut rien attendre de ces gens-là, rien ; ils n'ont pas de mémoire, ils n'ont pas de cœur !

JEANNE.

Si on savait !...

ARMAND.

On ne sait jamais qu'il est des misérables, lorsqu'on est pure ! Un jour, demain peut-être, vous recevrez une lettre d'adieu avec quelques billets de banque pour que son fils ne meure pas de faim ! C'est là toute la paternité des lâches ! [Heureux encore s'il ne se contente pas de vous oublier, vous et son enfant ! Sans remords ! Ayant pour lui les lois et la morale du monde ! La paternité n'existant que si l'on veut bien l'accepter, hors le mariage ! Oui, on est libre d'être moins père qu'un chien ! Les lâches sont même plus honorés que les autres : on leur donne plus facilement une vierge, ils sont meilleure graine de pères de famille ! N'espérez jamais rien ! Votre enfant vivra sans nom, raillé des uns, repoussé des autres, suspect pour tous, fils méprisé d'un père méprisable ! Il est condamné au-dessous de la société !] \* Je ne vous parle pas de vous ; vos douleurs et vos hontes seront immenses ; vous n'êtes pas d'une sorte à tomber sans révolte, il faudra tomber pourtant ; le travail ne suffirait pas à deux existences, il faudra tomber et sentir votre âme indignée se coucher

\* Coupe au théâtre.

dans la fange, les durs genoux de la nécessité sur la poitrine ! Il le faudra pour vous et pour votre enfant. La charité de ces temps n'a de mains que pour les mères légales ; les autres sont bonnes pour l'hospice, la morgue ou la rue ! Toutes ces hontes acceptées ne vous donneront même pas la joie d'avoir un fils souriant ! Je sais bien cela, moi : je suis fils d'une abandonnée comme vous, j'ignore le nom de mon père ; je vous parle de ces amertumes en homme qui les connaît ; car je les connais ! Eh bien ! dites un mot, un seul, et vous êtes sauvée : il n'y a plus de douleurs pour vous, de larmes pour votre enfant ! Dites, vous savez bien que je suis là pour vous sauver, moi qui vous aime éperdûment !

JEANNE, relevant la tête.

C'est vrai ; vous m'aimez, vous !

ARMAND.

Je vous adore ! [Voyez plutôt ce que je fais pour vous ! Tenez, je vous aime à ce point que vous êtes vierge devant mes yeux ! L'idole n'est rien ; c'est l'amour qui est tout ! Aussi, vous êtes pour moi la bien-aimée superbe des rêves !]\* Voyons, il faut un nom à votre enfant, il vous faut un soutien ? me voilà. Je vous offre tout ce qui vous manque, tout ce qui peut vous sauver tous les deux, vous de la honte, lui du mépris. Vous ne pouvez plus rien attendre, rien accepter même de ce fourbe qui est là ; eh bien !...

Jeanne, machinalement d'abord, a regardé Armand, puis son regard s'est animé, son attitude a changé ; l'espoir est venu dans ses yeux. Elle arrête Armand tout à coup.

JEANNE, debout.

Êtes-vous bien sûr que ce soit un fourbe ?

ARMAND.

Lui ! mais vous l'avez vu ?

JEANNE.

Oui, je l'ai vu, mais il n'est pas coupable, vous me trompez. C'est par vos manœuvres qu'il en est venu à ce point ! Vous l'avez affolé, poussé, je ne sais pas, moi ; mais

\* Coupé au théâtre.

c'est un piège que vous me tendez. Je le sens ! Les autres commettent les lâchetés que vous dites ! C'est trop lâche pour que Robert agisse ainsi ! Je vous jure que vous mentez !

ARMAND, effaré.

Moi ? Ah ! misérable confiance du cœur !

JEANNE.

Où, vous mentez ! Oh ! ne cherchez pas à raisonner. Vous m'aimez trop pour ne pas détester Robert ; vous m'aimez trop pour ne pas me mentir ! (Un silence ; Armand stupéfait regarde Jeanne effarée ; Jeanne, sous ce regard, s'effraye et crie tout à coup :) Robert, Robert, Robert !

ARMAND.

Silence, silence donc !

JEANNE.

A moi, Robert, à moi !

## SCÈNE X

LES MÊMES, ROBERT, MAXIMILIEN ; JEUNES GENS, FEMMES, la tête aux portes, curieusement groupés au fond.

ROBERT, survenant brusquement.

Qui m'appelle ?... Jeanne !

JEANNE, se jetant sur lui.

Ah !

ARMAND, se redressant, calme, bis.

Eh bien ! soit !

ROBERT.

Jeanne ! toi ici ? Comment ? Pourquoi ? Voyons, parle ! mais tu trembles ! Ah ! il y a un malheur là-bas ? mon... mon fils ? (Étonnement de ses amis.)

JEANNE.

Non, oh ! non !

ROBERT.

Ah ! je respire. Eh bien, quoi alors ?

JEANNE.

Pardonne-moi, on m'avait dit que je te trouverais ici au

bras d'une femme, et je suis venue, j'étais jalouse! Je t'ai vu là, je suis devenue folle, j'ai cru tout ce qu'on me disait!

ROBERT.

Et qui t'a dit cela?

JEANNE.

Oh! je me suis révoltée, et je... je t'ai appelé, voilà tout.

ROBERT.

Qu'est-ce qui a fait cela? ce n'est pas vous autres, j'espère?

MAXIMILIEN.

Oh! pourrais-tu croire...

ROBERT.

Alors c'est cet homme!

JEANNE, se jetant sur lui.

Robert!

ARMAND.

C'est moi! après?

ROBERT, tenant Jeanne contre lui.

Vous avez insulté cette femme, elle a subi la honte de vos poursuites: il me faut votre sang, il me le faut!

ARMAND.

Tiens, vous la défendez! Et de quel droit?

ROBERT.

Je la défends parce qu'elle est ma femme dès à présent et parce que je l'aime. Mais oui, je l'aime. J'étais lâche et stupide de cacher mon amour! Je l'aime! vous savez pourquoi je la défends?

ARMAND, lentement.

Je sais que les maîtresses sont libres et qu'il est permis à tout le monde d'espérer un succès obtenu déjà!

Jeanne toute honteuse passe derrière Robert.

ROBERT.

Ah! vous tenez bien à ce que ce soit un duel à mort? Eh bien, soit! Vous m'avez reproché la seule faute de ma vie: Je l'ai prise pure et mon nom n'est pas le sien, et vous m'en avez fait rougir!

JEANNE.

Robert!

ROBERT.

Laisse faire.

JEANNE

Non, non!

ROBERT, l'écartant.

Allons, laisse, je le veux! Elle a bien fait de ne pas croire à vos mensonges, car elle eût été punie de sa trahison en passant de mes bras dans ceux d'un homme comme vous, parasite d'un monde interlope, chevalier d'industrie et bâtard!

ARMAND, s'élançant.

Jour de Dieu!

Il se maîtrise tout à coup. Un silence.

ROBERT.

Est-ce à mort, à présent?

ARMAND, sombre et calme.

Vous avez entendu ce que m'a dit votre amant, madame? Vous pouvez alors commander des habits de deuil pour votre fils; c'est un bâtard aussi!

ROBERT et JEANNE, atterrés.

Ah!

ARMAND, se retournant vers Robert.

J'attendrai vos témoins demain.

La toile baisse.

---

## ACTE TROISIÈME

Un petit salon chez M<sup>me</sup> Duversy.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, assis aux pieds de MADAME DUVERSY.

[Je te jure, mère, que ma conscience et mon honneur m'ordonnent de rendre cette justice à celle que j'aime. Tu sais bien qui je suis, toi; tu me connais et tu ne saurais croire que je mens. Si tu savais comme elle est douce, aimante, simple et chaste (car elle est chaste comme une épouse véritable)! Tu ne l'as point vue et tu doutes peut-être: je sais bien que c'est étrange tout cela, mais si tu la voyais, tu la jugerais noble et pure, au premier regard, sans hésitation, et ton âme irait vers la sienne d'un élan naturel. Et mon fils! si tu le voyais aussi! Ah! tu ne résisterais pas à ses petites mains tendues, à son beau sourire caudide, à ses grands yeux paisibles! Je te connais, tu me retrouverais enfant, et tu l'embrasserais comme tu sais embrasser. Et si tu grondais alors, ce ne serait plus qu'avec le doux sourire humide des colères joyeuses d'être vaincues!]\* Voyons, ma mère, parlons franchement, les yeux dans les yeux; comme cela, oui! Suis-je un fils aimant et respectueux, et ma mère a-t-elle un reproche à m'adresser?

MADAME DUVERSY, l'embrassant, puis, le faisant asseoir près d'elle sur le canapé, à droite.

Qui, moi? Je n'ai qu'à te remercier; tu m'as si bien aimée, mon fils, que tous les devoirs m'ont paru faciles et

\* Coupé au théâtre.

toutes les douleurs supportables! Tu ne sais pas, mais tu sauras un jour comme un enfant aimant nous aide à vivre notre destinée! Je n'ai pas toujours espéré, va; mais tu es devenu si bon et si loyal que je n'ai rien à souhaiter. Tu es mon fils, ah! tiens, mon fils. Qu'est-ce que tu veux que je te dise encore?

ROBERT.

Eh bien, ma mère, si tu connais mon amour et mon respect, tu dois connaître ma conviction; pense donc, c'est à toi, ma mère, que je fais l'éloge de qui j'aime; c'est à toi que je parle d'amour et de chasteté; c'est à toi que j'ose dire: Voie la mère de mon fils, tu peux la nommer ta fille! Et tu douterais?

MADAME DUVERSY.

Non, je ne doute pas. Ignore ce que c'est que bien des choses, mais pour être respectée ainsi par toi, il faut qu'elle soit vraiment respectable. J'ai toujours entendu dire que le premier mépris nous venait du séducteur, et tu l'honores! Elle n'a rien trahi, pour toi, d'ailleurs, elle était libre et sage, n'est-ce pas? Alors ce n'est qu'une pauvre fille trop faible contre son cœur! Ah! c'est égal, j'avais d'autres rêves!

Elle se lève et passe.

ROBERT, la suivant.

Ceux des mères orgueilleuses, ma mère; ceux que l'on a sans y songer. Eh! que voulais-tu donc? Une fiancée riche, belle, adorée. Est-ce qu'elle n'est pas belle? Est-ce que je ne l'adore pas? Et puis elle m'aime! Ce n'est pas ma faute, je mets l'amour avant toutes choses, [ parce que j'ai remarqué que toutes les grandes choses étaient des fleurs d'amour. Quand on aime bien sa mère, sa femme, ses enfants, ah! l'on commence à comprendre qu'il faut aimer tout le monde, et l'on est homme de bien, et l'on élève des hommes forts et justes!]\* Aussi, je te le dis du fond du cœur, mon devoir est d'épouser ma bien-aimée et de légitimer mon fils.

MADAME DUVERSY.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

\* Coupé au théâtre..



ROBERT.

Peu de chose, ma mère. Je ne te demande que d'être auprès de moi pour me sourire, pour me donner l'appui moral de ta présence, pour me rendre calme. J'ai fait dire à mon père que je désirais lui parler, et je l'attends.

MADAME DUVERSY, passant, un peu émue.

Tu vas?...

ROBERT.

Je vais tout lui dire, je le dois, il le faut, et sans retard ! Cela t'éfraye un peu, n'est-ce pas ? — Moi aussi ! mais j'ai un devoir à remplir et je le remplirai, quoi qu'il puisse advenir.

MADAME DUVERSY.

Sois calme, Robert, ne t'emporte pas, c'est ton père.

ROBERT.

Tu ne me crois pas capable de l'oublier; seulement... Chut!... du courage!

## SCÈNE II

LES MÊMES, DUVERSY.

Duversy est un grand vieillard d'aspect sévère et roide, très-droit.

DUVERSY, donnant d'abord la main à son fils.

Vous avez à me parler, Robert ? — Ah ! votre mère aussi ?

ROBERT.

Non, mon père, ma mère n'a rien à vous dire, elle n'est là que sur ma prière. Elle a droit de vous écouter d'ailleurs: il s'agit de mon bonheur et de mon avenir.

DUVERSY.

Elle approuve donc ces désirs dont je ne sais rien encore.

MADAME DUVERSY.

Je souhaite simplement ce qu'il juge indispensable à son bonheur.

DUVERSY, un peu railleur, s'asseyant entre eux deux.

C'est votre enfant gâté, ses désirs furent toujours un peu

des lois; vous l'avez élevé, d'ailleurs, à votre façon et vous êtes toujours prête à trouver bien ce qu'il fait. Soit ! Voyons s'il vous a convaincue à juste raison. De quoi s'agit-il ?

ROBERT, debout, à gauche.

Mon père, je voudrais me marier.

REVERSY, étonné.

Vous êtes encore bien jeune pour une chose si grave et je ne sais jusqu'à quel point vous pouvez assez connaître la vie pour apprécier le mariage; c'est un état que l'on ne juge bien qu'autant que l'on a quelque expérience du célibat, et votre expérience me paraît encore bien imberbe.

ROBERT.

Vous êtes trop raisonnable, mon père, pour juger des opinions sur l'âge ou sur le nom d'un homme, comme fait le vulgaire; c'est une erreur de croire que l'expérience est le fruit des années seulement; c'est bien plus le fruit des réflexions intimes et cela explique pourquoi certaines têtes jeunes sont plus sages que bien des têtes blanches. L'opinion contraire est orgueil des vieillards et préjugé, j'ose le dire. Je ne vois pas d'ailleurs comment cette vérité de convention pourrait me forcer à vivre d'une façon contraire à mes goûts. Ce que l'on appelle la vie de garçon me semble une vie mal employée, vide d'affections vraies et saines; on retranche, à mon avis, sottement et follement les années les plus fortes de sa vie pour les donner aux vices, et je ne m'explique même pas comment on ose soutenir que la folie mène au bon sens; il paraît alors que l'amour du bien et du vrai n'est que lassitude et dégoût du faux et du mal. Que l'homme épuisé se dise calmé, je comprends cette façon de parler; la vérité, cependant, est qu'il est épuisé ! J'estime qu'il est inepte de prétendre qu'il faut voir l'âme fanée et le corps brisé pour savoir aimer une épouse et procréer des enfants ! Ce sont là choses sérieuses qui veulent des hommes sains d'esprit et de cœur et non de vieux viveurs épuisés, en quête de garde-malade légitime et de dot \*. Le mariage n'est pas un hospice ! Voilà ce que je pense, à mon âge. Ai-je raison de

\* Coupé, censure.

vouloir me marier, ou dois-je mener une vie que je désapprouve ?

DUVERSY, ironiquement, comme blessé, se levant.

Je reconnais votre mère à ces principes un peu austères et je vous félicite, du reste, de cette sagesse rare. — Vous coupez court à la discussion. — Dès que vous prenez les choses de cette hauteur, vous avez raison contre moi qui raisonnais terre à terre, et je n'ai plus rien à dire. — Votre mère voudra bien se joindre à moi pour vous servir en cette occurrence et combler des vœux si raisonnables.

Il s'assied de l'autre côté de la table.

ROBERT, debout près de la table, se retire.

Je désirerais me marier tout de suite, mon père.

DUVERSY.

Tout de suite ? — Oh ! oh ! ce n'est plus un simple désir ! Tout de suite ! Aujourd'hui, peut-être ?

ROBERT.

Demain, si cela se pouvait.

DUVERSY, regardant bien Robert et madame Duverry.

Il est inutile, n'est-ce pas, que nous cherchions une fiancée ? — Oh ! Je comprends très-vite certaines choses. — Vous aimez, vous croyez aimer quelqu'un ? Voyons, j'écoute.

ROBERT.

Vous avez raison, mon père, j'aime quelqu'un. Oh ! je ne crois pas l'aimer, comme vous dites : je l'aime véritablement.

DUVERSY.

Sans savoir ce que c'est que d'aimer !

ROBERT.

J'ignore ce que vous entendez par là, mais je ne crois pas que ce soit une nécessité d'avoir vécu [dans certains lieux] pour savoir aimer. Cela ne s'apprend pas, d'ailleurs ! Mais je ne raisonnerai pas une chose qui se sent plus qu'elle ne se définit : j'aime, voilà tout !

MADAME DUVERSY.

Cela se sent bien, mon ami, et...

DUVERSY, se mordant les lèvres.

J'ai compris, merci ! Gageons que toute cette belle sagesse doit aboutir à quelque folie.

ROBERT.

Je ne vous ai pas encore dit qui j'aimais.

DUVERSY.

Je le devine, et votre air me dit que je suis dans la vérité. (Se levant.) Rien qu'à votre façon de parler, je comprends que vous ne me destinez pas une belle fille telle que je la voudrais ! A votre âge, croyez-le bien, on n'est détourné des idées ordinaires de la jeunesse que par une passion absorbante et folle, toujours irréfléchie, souvent absurde. C'est un amour idéal, une vocation invincible ; ceci ou cela, billevesées à coup sûr ! J'aimerais mieux vous voir les folies de votre âge, en dépit de vos raisonnements, et vous serez un jour de mon avis : il est plus facile de diriger et de calmer un jeune homme un peu fou que de guider un enfant qui se croit la sagesse incarnée ! Je ne connais pas celle que vous aimez, mais je gage qu'elle a toutes les qualités du monde, moins une : la richesse. Oh ! pas un écu, mais si belle, si bonne, si noble ! Vous l'avez vue à l'église probablement ? Ou bien, elle faisait l'aumône à quelque paresseux ! Laissez, ce sont des lieux communs. (Assis.) Mon devoir est d'être sage pour vous, de vous permettre seulement des actions qui n'engagent point l'avenir et de ne pas prêter les mains à des folies qui vous coûteraient cher un jour ! Si je cédaï, béni aujourd'hui, je serais blâmé plus tard dans le secret de votre cœur. J'admets donc que vous soyez fait pour le mariage, mais je n'admettraï jamais qu'il faille vous permettre une alliance irréfléchie, sans garanties aucunes et peut-être indigne de vous comme de nous.

ROBERT.

Mon père, je vous demande pardon d'insister ; vous faites bien de me parler ainsi, parce que vous ne savez pas si mon désir est l'effet d'un amour sincère ou la suite d'une folle passion ; mais moi, qui sais ce que j'ai dans l'âme, je vous affirme que j'aime véritablement, que j'ai réfléchi

longtemps et que j'obéis à ma conscience. Vous défendez mon bonheur, je le sais bien, mais qui saurait mieux que moi où se trouve mon bonheur ? Je vous supplie de me dire une bonne parole. Je veux, je dois épouser celle que j'aime.

DUVERSY, se dressant.

Comment avez-vous dit ? Regardez-moi donc et répétez cela.

ROBERT.

Je veux, je dois épouser celle que j'aime.

DUVERSY.

Vous voulez ? vous devez ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne sais pas si je comprends.

ROBERT.

Vous comprenez, mon père.

DUVERSY, passant entre Robert et madame Deversy.

Ah ! j'espérais que non ! Alors, vous me demandez la permission d'épouser votre maîtresse ? A moi ? Est-ce que vous êtes fou ?

MADAME DUVERSY.

Mon ami !...

DUVERSY.

Assez, madame, assez ; votre faiblesse vous aveugle, je crois. C'est à vous, monsieur, que je parlerai ! Vous saurez que je suis blessé de ce qui se passe ici ! Je m'étonne que vous ayez perdu le respect au point de me parler de ces choses et de proposer une telle fille à ma femme, à votre mère.

ROBERT.

Mon père !

Madame Deversy vient près de Robert.

DUVERSY.

Quoi donc ?

MADAME DUVERSY, bas.

Robert, sois calme !

ROBERT, bas, à sa mère.

Oui, oui ! (haut.) vous allez trop loin, mon père !

DUVERSY.

Les familles n'ont pas de place pour ces filles-là.

ROBERT.

Je vous demanderai pourquoi.

DENVERSY.

Pourquoi on n'épouse pas sa maîtresse ? Si vous ne sentez pas pourquoi, tant pis pour vous ! Il ne suffit pas d'aimer quelqu'un pour lui donner son nom, ni d'en être aimé pour lui devoir sa famille ! Oh ! Je vous dirai ce que je pense, net ! Que vous ayez une maîtresse à votre âge, soit ; c'est peut-être d'une morale un peu relâchée, j'en conviens, mais cela permet d'attendre que la raison soit formée et que l'esprit soit affermi pour disposer de l'avenir ; cela permet du moins de mettre l'honneur du nom et l'intérêt de la famille à l'abri de certaines aventures ! On n'épouse pas sa maîtresse parce qu'il faut qu'une fiancée apporte des garanties d'honneur, et qu'une fille déçue n'a plus rien qui nous puisse assurer de sa vertu, car sa première chute est tout ; accepter une honte lui est chose connue, elle n'a plus de fiertés à jeter ! Vous-même, vous la soupçonneriez trop facilement : elle peut manquer à ses devoirs d'épouse ayant manqué à ses devoirs de vierge ! Peut-être croyez-vous ces devoirs de convention ? De quel droit alors ne regardez-vous pas les autres comme préjugés aussi ! Tout cela se tient, monsieur ! L'amour est une chose sublime, je le sais bien ; montez jusqu'à lui alors, mais ne l'abaissez pas à servir d'excuse aux folies humaines. En voilà assez, j'espère !

Il s'assied, à droite.

ROBERT.

Vous avez raison, mon père, il ne faut pas abaisser l'amour ; ce doit être une source de calme et d'honneur ! Mais écoutez bien ce que je vais vous dire : je dois épouser celle que j'aime ! Je le dois parce que je l'ai prise innocente comme une fiancée, pure comme une enfant ; parce que je l'aime et la respecte ! [Sachez-le bien, elle a su rester vénérable pour moi ! La chose impossible, le mystère conjugal existe entre nous : Je suis son amant et je n'oserais pas la faire rougir ! Il ne sera pas dit que j'ai trouvé une âme haute et que je l'ai méprisée !] Je dois l'épouser ; je le dois doublement : elle est mère !

DUVERSY, se levant.

Vous avez un enfant ?

ROBERT.

Oui, mon père !

DUVERSY.

C'est grave alors. Soit !

ROBERT.

Et j'adore mon fils, et je ne veux pas qu'il grandisse sans père, qu'il puisse me mépriser un jour.

DUVERSY, troussillant.

Vous mépriser ! voilà de bien grands mots ! Un fils n'a jamais le droit de mépriser son père.

ROBERT.

Hélas ! il faut bien qu'il réfléchisse, c'est fatal ; il faut donc bien qu'il en arrive à juger ses parents d'après ce qu'il sait d'eux ; il faut bien qu'il en arrive à mépriser son père dès qu'il voit sa mère respectable, et dédaignée pourtant !

DUVERSY.

C'est son père, il doit se courber.

ROBERT.

Non ; car si je commettais la lâcheté de fuir sa mère, je trouverais juste que mon fils me méprisât !

DUVERSY.

Je vois que vous avez une haute estime pour cette femme, monsieur ; mais j'ai grand peur que l'amour ou la ruse vous aveugle. On exploite beaucoup votre amour paternel, si j'en juge par son exaltation un peu trop grande. Vous me permettez de ne pas être dupe et de garder votre avenir contre vous-même.

ROBERT.

Mon père, mon père, il faut que je l'épouse !

DUVERSY.

Non.

ROBERT.

Mais je le veux !

DUVERSY.

Je ne le veux pas, moi ! Mon nom est à moi avant que d'être à vous, et l'honneur aussi ; je suis responsable de vos actions en ces matières, vous me permettrez de ne pas ouvrir ma famille à je ne sais quelle victime hypocrite ! Ah ! pas un mot, je vous prie ! J'ai su pourquoi des filles pauvres cédaient à vos pareils ! Je sais le fond de ces histoires !

ROBERT.

Vous ne la connaissez pas et je vous pardonne ces...

DUVERSY.

Vous n'avez pas à pardonner à votre père ! J'ai vu vivre, j'ai vécu moi-même et je sais ce que sont ces vertus. Je vous demande pardon, madame, mais en vérité, votre fils me fait dire des choses !... Vous jouez au puritain, parbleu ! c'est donc tout simple qu'elle joue à la quakeresse : le fils d'un millionnaire mérite bien cela !... C'est l'histoire de tout le monde. Si seulement vous montriez quelque tendance à rire, elle rirait plus fort que vous. Une vertu ? Eh ! j'en ai vu cent de ces vertus-là qui devenaient des vices sans y penser, naïvement. Parlez de plaisir pendant huit jours et vous verrez ce que je vous dis.

ROBERT.

J'estime que ce serait une mauvaise action.

DUVERSY, se redressant, blessé.

Mon fils !

ROBERT.

Si mon respect s'adresse mal, tant pis ; mais j'aime mieux avoir dans ma vie la douleur de n'avoir pu faire une honnête femme que le remords d'avoir créé une courtisane !

DUVERSY.

Assez !

MADAME DUVERSY.

Mon ami !

DUVERSY, très-vif.

Assez ! (va silence.) Tout ceci me fatigue et me lasse ! Ré-



fléchissez et calmez-vous; je consentirai peut-être alors à vous parler plus franchement encore, seul à seul.

*Il entre à gauche.*

## SCÈNE III

ROBERT, MADAME DUVERSY.

MADAME DUVERSY.

Sois calme, mon cher enfant, raisonne. Ton père ne connaît pas celle que tu aimes, il la juge d'après les autres; il ne faut pas exiger qu'il oublie tout ce qu'il a vu d'exemples de vice.

ROBERT.

Mais il faut que je l'épouse, mon Dieu, il le faut !

MADAME DUVERSY.

Eh bien ! fais ce que la sagesse t'indique, prouve à ton père qu'il se trompe, mais prouve-le-lui sans réplique. Comment peux-tu douter d'arriver à le convaincre si tu as foi dans ton amour ?

ROBERT.

Mais c'est impossible, il faudrait du temps; et je ne peux pas attendre, parce que... Enfin, je ne peux pas te dire cela, à toi, ma mère; mais il faut que je l'épouse tout de suite ! Vois plutôt mon impatience, mes angoisses ! Il faut bien qu'il y ait une raison majeure, terrible même, pour que je me révolte ainsi ! Elle a un fils, je ne veux pas que cet enfant n'ait pas de nom, j'entends qu'il sache que j'étais un honnête homme, et... et je ne sais pas ce qui peut arriver, j'ai peur de l'avenir ! Voilà, quoi, voilà ! Comprends-tu ?

MADAME DUVERSY.

Qu'est-ce que tu crains donc ? Qu'est-ce qui pourrait t'empêcher d'attendre ? Est-ce que... Ah ! la mort ! — Comment, voyons ! — Mais tu n'es pas en danger de mort tu ne souffres pas, tu n'as rien !

ROBERT.

Ma mère !

MADAME DUVERSY.

Je suis folle; c'est elle qui est malade !

ROBERT, vivement.

Oui, c'est elle !

MADAME DUVERSY.

Et tu as peur de la voir succomber avant d'avoir pu convaincre ton père, ou bien avant ta majorité ? C'est vrai, tu ne pourrais plus légitimer ton fils alors.

ROBERT.

C'est cela, ma mère !

MADAME DUVERSY.

Pauvre fille !

ROBERT.

Tu comprends enfin que je ne puis pas attendre, tu le comprends !

MADAME DUVERSY.

Mais il fallait dire à ton père toutes ces choses, il aurait eu pitié d'elle et de toi, peut-être.

ROBERT.

Hélas !

Un silence.

MADAME DUVERSY.

Écoute alors, je vais aller trouver ton père et....

ROBERT.

Chut !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant par la droite.

Monsieur Duteil fait prévenir monsieur qu'il est à sa disposition.

ROBERT.

Bien, j'y vais ! (Le Domestique sort par le fond.) — Quelques minutes, ma mère, et je reviens mettre mon avenir, ma joie entre les chères mains. Pardonne, il s'agit d'un service à rendre à Maximilien. Je reviens ! merci !

Il sort.

MADAME DUVERSY, bas,

Cher fils !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame, il y a là une dame qui demande à vous parler,

MADAME DUVERSY.

Une dame ? Faites entrer.

*Le Domestique sort. Jeanne entre vivement.*

## SCÈNE V

MADAME DUVERSY, JEANNE, *très-simple.*

JEANNE.

Ah ! nous sommes sauvés ; je puis vous parler et vous êtes sa mère !

MADAME DUVERSY.

Sa mère !... Mais, madame, mais.... qui êtes-vous ?

JEANNE, *foudroyée.*

Qui je suis?... Ah ! oui, je n'avais pas songé à cela !... Qui je suis ? — Eh, bien ! mais je suis.... je.... Oh !

*Elle tombe à genoux, les mains jointes.*

MADAME DUVERSY.

Elle !... c'est elle !

*Un long silence, puis : —*

JEANNE.

Je vous demande pardon, madame, je vous demande bien pardon, Oui, c'est moi ! Oh ! ne me regardez pas, ne me faites pas rougir ! Vous êtes si pure, si grande que vous ne devez pas me comprendre et que je vous fais honte sans doute ! Grâce ! c'est vrai, j'ai failli ! Je n'ai pas eu la force d'être honnête, mais je l'aimais tant ! Ah ! voilà ce que vous devez comprendre : je l'adore ! Aussi vous allez me laisser vous parler, Je vous parlerai comme vous voudrez, à genoux, sans vous regarder ; mais vous me laisserez parler, n'est-ce pas ? J'ai tant de choses à vous dire !

MADAME DUVERSY.

Mais.... mais je ne sais pas, moi ! Vous avez l'air de bien l'aimer ! Vos yeux sont doux et l'on voit bien quelles larmes vous pleurez ! Oh ! relevez-vous ! Et puis mon fils vous aime et vous respecte tant !... Il faut bien que vous soyez juste et bonne ! Eh, bien alors ! je.... Qu'est-ce que vous voulez.... je.... vous avez l'air bon.... Pour moi, vous êtes.... enfin, je.... (*ouvrant les bras.*) Mais venez donc, venez donc.JEANNE, *éperdue, bondissant.*

Madame, ma !....

*Elle s'arrête.*

MADAME DEVERSY, l'embrassant.

Où!

Elles tombent sur le coupé, l'une bouce, l'autre à ses pieds.

JEANNE.

Madame! Ah! que vous êtes bonne! — Me pardonner, à moi! Ah! que vous m'avez fait de bien! — Sa mère, cette mère qu'il adore me prend en pitié! Vos mains touchent mon front, vous pleurez sur moi! vous! Ah!

MADAME DEVERSY, souriante, triomphante.

Puisque vous êtes venue à moi, sans réfléchir, du premier mouvement, c'est que vous sentiez bien pouvoir le faire. Vous avez bien fait! Mettez-vous là, près de moi. Qu'est-ce que vous aviez à me dire?

JEANNE.

Oh! c'est vrai!

MADAME DEVERSY.

Ne tremblez pas, donnez-moi vos mains, là! — Parlez maintenant.

JEANNE, se levant.

Mon Dieu! je ne sais plus comment tout vous dire, on croit cela facile, et puis...

MADAME DEVERSY, la suivant.

Dites franchement.

JEANNE.

Je ne sais plus comment dire, moi; c'est terrible. Est-ce qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire ce matin, ici?

MADAME DEVERSY.

Robert m'a tout avoué, il a voulu parler à son père aussi, mais.... Ah! mon Dieu, regardez moi donc? Mais vous n'êtes pas malade! Et Robert qui prétend ne pas pouvoir attendre parce qu'il a peur.... C'est donc pour lui qu'il tremble!.... Il a donc crainte de mourir!.... Oui, vous tressaillez, c'est cela! voici ce qui vous a fait venir : Robert est en danger.

JEANNE.

Où!

MADAME DEVERSY.

Mon fils!.... Quel danger?.... Voyons, parlez, dites-moi tout!.... Nous le sauverons! voyons, quoi?

JEANNE.

Il va se battre !

MADAME DUVERSY.

Un duel ! mais parlez donc : avec qui ce duel, pourquoi, où, quand ?

JEANNE.

Hélas ! je ne sais pas.

Elle tombe assise à gauche.

MADAME DUVERSY.

Mon Dieu !... Ah ! son ami Duteil l'a fait demander tout à l'heure ; il est son témoin sans doute ; pourvu qu'il soit encore temps.... Je suis folle, il m'a dit de l'attendre ici, il ne sort pas alors, on n'en est qu'aux préliminaires, on peut tout arrêter encore !

JEANNE, se relevant.

Oui, madame, oui ! Vous êtes sa mère, vous ; vous pouvez le raisonner, le vaincre !

MADAME DUVERSY.

Vous avez bien fait de venir ; merci, c'est une inspiration du ciel que vous avez eue là ! N'ayez pas peur, on ne nous le tuera pas !

JEANNE.

N'est-ce pas ?

MADAME DUVERSY.

Mon fils !... Ah ! bien, oui ! (Elle frappe sur un timbre, le Domestique entre.) — Dites à monsieur de venir me parler. (Le domestique entre à droite. — Revenant à Jeanne :) Vous allez voir qu'on peut le sauver !

## SCÈNE VI

LES MÈRES, DUVERSY.

DUVERSY.

Que me veut-on encore ? En vérité, c'est... Oh ! madame.

Il salue.

JEANNE, interdite, à part.

Son père !

Elle regarde madame Duversy.

MADAME DUVERSY, bas, stupéfaite

Qu'ai-je fait ?

Un silence ; étonnement de Duversy.

DUVERSY.

Puis-je savoir?... (Un silence.) Pardon, mais à qui ai-je l'honneur de?...

MADAME DUVERSY, très-faiblement.

La femme de Robert!

DUVERSY.

Hein? Il a osé?...

MADAME DUVERSY, vivement.

Rien; elle est venue d'elle-même, toute seule.

DUVERSY.

Ah! c'est beaucoup d'audace! Sait-elle à quoi elle s'expose?

MADAME DUVERSY, un peu nerveuse.

Non, elle ne le sait pas, elle n'a pas songé aux insultes qu'elle pouvait subir; elle n'a pensé qu'à une chose, c'est que Robert était en danger, qu'il était notre fils et que nous pouvions le sauver. Faites taire votre sentiment, quel qu'il soit, il ne s'agit pas de faire pleurer cette pauvre enfant déjà pleine d'angoisses, il s'agit de préserver les jours de Robert!

DUVERSY, très ému.

Êtes-vous bien certaine qu'il soit en danger, votre fils?

JEANNE.

Où! monsieur!

MADAME DUVERSY, le regardant, honteuse.

Je ne sais pas ce qui a pu vous donner certaines opinions sur les femmes, monsieur, mais je vous jure que vous avez le mépris trop facile et le dédain trop habituel! (Un silence, Duversy baisse les yeux.) C'est moi, moi, entendez-vous, qui vous dis que Robert est en danger, et je vous prie de discuter un peu moins les causes de ma conviction et de penser un peu plus à sauver mon fils.

DUVERSY.

S'il est vraiment en danger, madame, je sauverai Robert, parce que c'est mon fils, parce que je l'aime plus que vous ne croyez; mais je vous dis d'avance que je me réserve de...

MADAME DUVERSY.

Qu'il vive d'abord, nous verrons après.

DUVERSY.

Soit ! dites que l'on m'envoie Robert.

MADAME DUVERSY, à mi-voix.

Venez, ma fille.

JEANNE, bas.

Oh ! merci !

Elle sort avec madame Duversy.

## SCÈNE VII

DUVERSY, seul.

Si elle croit que je ne l'ai pas entendue : venez, ma fille ! [Oh ! les femmes de nos temps ! toutes sentimentales ! pas de principes sérieux, pas de religion, rien ! Où va-t-on, bon Dieu ?] Je ne renierai pas mes principes : on n'épouse pas sa maîtresse ! Et ce danger ? un duel ! pour cette fille, parle ! [Robert est aveugle ; c'est celui qu'il provoque qui voit juste : il savait qu'une chute rendait toutes les autres possibles ! Ah çà ! viendra-t-il ? Tout cela n'arriverait pas s'il était de son âge : on n'est jamais sage qu'après avoir été un peu fou.] Ah ! ce n'est pas malheureux. (Robert entre.) Vous êtes bien longtemps à venir, quand je vous fais appeler.

## SCÈNE VIII

DUVERSY, ROBERT.

ROBERT, entrant par la gauche.

Mon père, j'étais avec Maximilien et...

DUVERSY.

L'un de vos témoins, sans doute ?

ROBERT.

Comment, mais...

DUVERSY.

Ne perdons pas de temps, je vous prie ; vous avez un duel ?

ROBERT.

Oui ; mais qui vous a dit ?

DUVERSY.

Vous me permettrez de couper court à des explications qui pourraient aller trop loin. Je sais tout ! il importe peu comment, cela suffit. Vous plairait-il de me dire pourquoi ce duel ?

ROBERT.

C'est bien simple, mon père et je vous dirai franchement, cette histoire : ignorant ma vie et me croyant puritain par timidité, quelques amis m'avaient entraîné à une fête de jeunes gens, chez Maximilien.

DUVERSY.

Si vous n'aviez commis que cette faute !... Après ?

ROBERT.

Je dois avouer, mon père, que les moqueries de mes amis me surexcitèrent un peu... mais ce fut surtout pour braver un autre railleur que j'oubliai mes répugnances, je m'adressai donc à la femme qu'il semblait poursuivre.

DUVERSY.

Et cet homme vous a provoqué. C'est peu de chose, allons, et le peril est mince.

ROBERT.

Pardon, mon père, mais vous vous trompez ; c'est moi qui suis l'insulteur. Cet homme-là, ce misérable, prenait mes amis pour innocents complices ; il me raillait, il ne semblait me défier de parler à cette Turquoise que pour me faire tomber dans un piège, et j'y tombai ; et pendant que je disais je ne sais quels mensonges à cette sottise, il torturait celle que j'aime ; il lui faisait voir ma folie et ma lâcheté, lui jurant que je pensais à l'abandonner, la suppliant de me fuir et de lui céder. Mais c'est une âme loyale, fière, fidèle ; elle s'est révoltée, elle a crié : Robert ! et je suis venu, et j'ai jeté mon mépris à la face de ce fourbe devant tout le monde !

DUVERSY, passant à dro. etc.

C'est sérieux, en effet, et je... Quel homme est-ce ?

ROBERT.

Oh ! passionné, sceptique, violent !



DUVERSY.

Vous exagérez évidemment, vous ne pouvez pas être impartial.

ROBERT.

Mais non, mon père ; c'est un homme sans préjugés, plein de passions, de fortune minime, un peu parasite, vivant d'emprunts et de jeu.

DUVERSY, repassant à gauche.

Il ne peut en être venu là qu'après s'être ruiné ; ou bien c'est un franc chevalier d'industrie ; ou bien il a été élevé dans ce monde-là. En tout cas, conscience large ! Ces gens-là ont toujours un secret par où les prendre. Le malheur est qu'il faut du temps pour trouver ce secret-là, et nous n'avons pas de temps ! L'insulte est-elle grave ?

ROBERT.

Je lui ai dit la vérité ; je l'ai appelé parasite et bâtard !

DUVERSY.

Bâtard ? Tiens, c'est peut-être là... oh mais ! comment savoir ? Voyons, comment s'appelle-t-il ?

ROBERT.

Armand Martin.

DUVERSY.

C'est un nom très-commun ; Martin ? Mais dites donc ce que vous savez, il faut vous arracher les paroles.

ROBERT.

Mais j'ai dit à peu près tout ce que je sais de lui ; c'est, dit-on, le fils d'une certaine Céline Dauvray.

DUVERSY.

Céline Dauvray !

ROBERT.

Voilà le seul renseignement que je puisse vous donner.

DUVERSY.

Mais oui... Martin... Armande Martin, dite Céline Dauvray ! Ah ! et son âge ?

ROBERT.

Trente-cinq ans ! Qu'est-ce que vous avez ?

DUVERSY.

Bien... Et c'est son fils!... Et vous dites qu'il a trente-cinq ans.

ROBERT.

Trente-cinq ans, à peu près!

DUVERSY, triomphant.

Trente-cinq ans!... Voyons, voyons!... Quand vous battez-vous?

ROBERT.

Maximilien et Lebrun sont allés chez cet homme, je les attends.

DUVERSY, le faisant remonter.

Bien; laissez-moi à présent.

ROBERT, s'arrêtant.

Je... je désirerais savoir ce que vous allez faire.

DUVERSY.

Ce que je dois... Ah! pas un mot!... Vous n'avez rien à craindre: votre honneur est le mien!... Allez.

ROBERT, à part, sortant.

On ne m'empêchera pas de le tuer pourtant!

## SCÈNE IX

DUVERSY.

Le fils d'Armande!... Est-ce lui seulement? Pardieu, si c'est lui, je jure bien qu'il ne me tuera pas mon fils!

*Il sort vivement; la toile baisse.*

## ACTE QUATRIÈME

Une chambre chez Armand Martin.

### SCÈNE PREMIÈRE

ARMAND, SALVOYS, UN TÉMOIN.

SALVOYS, assis près la table, à gauche.

Tu peux absolument compter sur nous.

ARMAND, debout derrière la table.

Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

SALVOYS, LE TÉMOIN.

Oh ! très-bien.

ARMAND.

Il ne s'agit pas d'une affaire comme on en a souvent ; je n'entends pas qu'il vous reste un doute ; ce duel ne doit pas s'arrêter au premier sang, de graves blessures même ne peuvent pas y mettre fin ; il faut qu'il aille jusqu'au bout. Quand je serais conché sur le sol, la poitrine percée, je veux pouvoir tirer encore tant qu'il me restera la force de lever un pistolet ; je le veux !

SALVOYS.

Soit !

Il se leve.

ARMAND.

Merci.

Il descend à droite.

LE TÉMOIN, se levant et suivant Armand.

N'avez-vous pas quelques dispositions particulières à nous indiquer ?

ARMAND.

Un duel à mort, voilà ce que je désire ; les détails importent peu et j'accepte vos décisions.

LE TÉMOIN.

Il faut exiger le pistolet, cependant ?

ARMAND.

Oui, le pistolet est plus sûr, on peut tirer encore blessé. Enfin, faites à votre guise.

SALVOYS.

Tu peux être certain que...

ARMAND.

Silence... Qui est-ce, Joseph ?

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, puis **LEBRUN** et **MAXIMILIEN**.

LE DOMESTIQUE, tenant des cartes.

Ces messieurs demandent s'ils peuvent entrer ?

ARMAND.

Maximilien Duteil, Gustave Lebrun... Oui, faites venir ces messieurs ici... Je n'y suis plus pour personne.

SALVOYS, quand le domestique est sorti.

Ce sont les témoins de Robert ?

ARMAND.

Ce sont eux... Pas de transaction, surtout. (Entrent Maximilien et Lebrun.) Soyez les bien venus, messieurs ; nous vous attendions avec impatience.

MAXIMILIEN.

Nous sommes en retard, il est vrai ; mais il faut nous excuser d'une faute involontaire ; ce sont les instructions de notre ami qui nous ont retardés, d'ailleurs.

ARMAND.

Vous êtes tout excusés.... Voici mes témoins ; vous les

connaissez, je pense, pour les avoir rencontrés à diverses reprises ? Inutile donc de vous les présenter.

LEBRUN.

C'est inutile, en effet.

ARMAND.

Je n'ai donc qu'à me retirer, messieurs.

Il salue et sort.

### SCÈNE III

SALVOYS, MAXIMILIEN, LEBRUN, UN TÉMOIN;  
puis ARMAND.

SALVOYS.

Asseyez-vous, je vous prie (ou s'assied.) Vous savez, messieurs, que nous représentons l'insulté ?

MAXIMILIEN.

Encore qu'il y eût là matière à discussion, notre ami, monsieur Duversy, consent à vous laisser tous les droits des insultés ; il se met entièrement à vos ordres.

SALVOYS.

C'est tout simple, alors. Le seul point qui pourrait nous arrêter serait une divergence d'opinions sur la gravité du combat.

MAXIMILIEN.

J'ignore vos désirs, ou plutôt ceux de monsieur Martin, mais nous avons l'ordre exprès de n'accepter qu'un duel à mort.

SALVOYS.

Pareille est notre mission. Monsieur Martin entend choisir le pistolet.

MAXIMILIEN.

Soit !

SALVOYS.

On tirerait à vingt pas ; les armes pourront être rechargées ; si, après trois balles échangées, il y a lieu de continuer le combat, les distances devront être réduites de moitié.

MAXIMILIEN.

Il faut bien consentir à ces barbaries, puisque le désir commun est un homicide.

SALVOYS.

Si graves que soient les blessures, le combat ne doit et ne peut cesser que par l'absolue incapacité de défense du blessé.

MAXIMILIEN.

Nous acceptons. (On se tress.) Le duel aura lieu où bon vous semblera; monsieur Duversy accepte toutes les conditions de son adversaire, toutes, seulement il nous a priés de traiter un point délicat; nous sommes certains, malgré ses appréhensions, que vous comprendrez trop bien les raisons qui le goudent, pour ne pas vous joindre à nous en cette occurrence. Notre ami demande que ce duel n'ait lieu que dans quelques jours.

SALVOYS.

En vérité, nous ne comprenons pas...

MAXIMILIEN.

Mon Dieu ! messieurs, notre ami réclame un délai possible; il se met à la disposition de son adversaire, mais il le supplie de lui laisser le temps d'accomplir un devoir sacré.

SALVOYS.

C'est que le cas est tout à fait étrange; il faudrait que monsieur Martin lui-même...

MAXIMILIEN.

Eh ! mon Dieu, c'est bien simple. Veuillez dire à votre ami que nous acceptons ses conditions, que tout est réglé, mais que j'aurais personnellement une requête à lui présenter.

SALVOYS.

Volontiers. (D va au fond et dit :) Armand, veux-tu venir.

Armand entre.

MAXIMILIEN, vivement.

Pardonnez-moi, monsieur; mais je suis chargé près de vous d'une mission délicate. Mon ami, monsieur Duversy, n'a point pensé que vous lui refuseriez le temps d'accomplir un devoir, et je viens vous demander...

ARMAND.

Un délai ?

MAXIMILIEN.

Mon Dieu, oui... N'est-ce pas une chose toute simple que de permettre à celui qui va risquer sa vie de remplir d'abord un devoir sacré ?

ARMAND.

Toute simple !...

MAXIMILIEN.

Vous savez, je pense, à quel devoir je fais allusion, et je suis sûr déjà que vous...

ARMAND.

Je le sais, je comprends et je refuse.

MAXIMILIEN.

Quoi ! Mais songez donc à l'action que Robert veut accomplir, et ne refusez pas à notre ami sa satisfaction, suprême peut-être, de bien faire et de bien...

ARMAND.

C'est ridicule et je refuse ! Quel est, je vous prie, celui qui vécut de façon à pouvoir être prêt à tout ? Allons donc, chacun aurait droit à des délais ! A-t-il regardé s'il pouvait se battre avant de m'insulter grossièrement ? Non ! je ne suis point d'humeur à rester sous l'injure, et j'entends que ce duel ait lieu dans les délais ordinaires.

MAXIMILIEN.

A votre place, monsieur...

ARMAND.

Ai-je des conseils à recevoir ? Vous pouvez dire à votre ami que je refuse et que je ne lui conseille pas de résister à mes volontés ! Et pour qu'il comprenne bien que mon vouloir est immuable, vous lui direz encore ceci : Je sais quel devoir il veut remplir ; il veut épouser sa maîtresse et légitimer son fils ! Eh bien ! je ne veux pas qu'il fasse cela, moi vivant ! L'injure qu'il m'a jetée à la face doit retomber sur son fils ! Puisqu'il trouve les bâtards si misérables, il me plaît que son fils soit un bâtard, et certes il le sera ! Aussi vrai que je vous parle, je lui mettrai ma balle en pleine

poitrine! Il n'a pas d'espérance à garder : je n'ai pas de colere, je n'ai que de la haine. Ne pouvant garder ni mes illusions ni mes espérances, je ne garde pas de pitié. Nous nous battons à mort, demain matin, où vous voudrez, comme il vous plaira; mais demain et à mort!

MAXIMILIEN.

C'est cruel, monsieur; je ne saurais pourtant rien objecter. C'est à Robert seul qu'il appartient de vous répondre, les choses en venant à ce point.

ARMAND.

Qu'il se hâte donc et ne cherche pas à passer outre, car je le forcerais bien à se... Qu'est-ce encore? (Au Domestique qui entre.) J'avais défendu ma porte.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, puis DUVERSY.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, monsieur, mais la personne a tellement insisté...

ARMAND, *présentant la carte.*

Donnez cette carte. Son père! Ah! faites entrer.

*Entre Duversy.*

DUVERSY.

Je vous demande pardon, monsieur, de forcer ainsi votre porte, mais j'ai des choses graves à vous dire, tout de suite, sans retard, et...

ARMAND.

Soit, monsieur. (Aux autres.) J'espère que vous m'excuserez, messieurs. Je vous prie de ne pas retarder votre retour, je compte sur une réponse.

MAXIMILIEN.

Cependant...

ARMAND, *bas à Maximilien.*

Permettez-moi de vous faire observer que vous êtes étran-



gers à ce qui peut se passer entre monsieur et moi et que j'attends une réponse de vous.

MAXIMILIEN.

Soit, monsieur. Monsieur.

Il sort avec Lebrun.

ARMAND.

Et vous, messieurs, faites-moi le plaisir de ne pas vous éloigner. (Salvoys sort avec le témoin.) Veuillez vous asseoir, monsieur.

DUVERSY, à part.

Ce doit être lui !

## SCÈNE V

ARMAND, DUVERSY.

ARMAND.

Nous voici seuls, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?

DUVERSY.

Mon Dieu ! vous devez savoir quel est le but de ma visite, malgré vos dernières instructions. Oh ! ce n'est pas un blâme. Vous ignorez quelles paroles je puis vous dire. Croyez d'abord que je viens à l'insu de mon fils, c'est par hasard que j'ai connu votre querelle.

ARMAND.

Savez-vous tout au moins et les conteurs de nouvelles vous ont-ils dit la gravité de l'insulte ?

DUVERSY.

Oui, monsieur, je connais cette insulte et je blâme mon fils d'un pareil oubli de toutes convenances.

ARMAND.

Vous comprenez alors que je ne puis donner que des suites graves à cette grave affaire. Le monde est ainsi fait que plus un malheur est involontaire, plus il a plaisir à nous en railler. Je suis bâtard ; soit ! A bien juger les choses cette insulte tombe sur une autre joue que sur la mienne ; mais je ne saurais vivre tranquille qu'à la condition d'im-

poser aux gens, sinon le respect, du moins le silence. Un premier railleur impuni, cent autres surgissent. Il me faut une réparation qui cloue l'insulte aux lèvres des moqueurs !

DUVERSY.

Sans doute, monsieur ; mais mon fils reconnaît intérieurement la faute qu'il a commise, il sent combien une telle parole est indigne de vous et de lui : s'il ne s'agissait donc que d'une cause futile en cette affaire, opinion, jeu, badinage, je pense que vous seriez bien vite les meilleurs amis du monde. Malheureusement on m'a dit aussi d'où vient votre querelle : il s'agit d'amour. J'espère que cet amour n'est pas de sorte à n'entraîner que des haines implacables après lui ; vous êtes d'un monde où l'on juge les femmes sur des dossiers trop véridiques pour ne pas avoir jugé la maîtresse de mon fils à sa juste valeur : une femme tombée, pareille aux autres dans sa chute et bientôt leur pareille dans ses folies ! La preuve que vous la jugez ainsi, c'est que vous n'avez employé contre elle que les ruses d'usage dans le monde des femmes légères.

ARMAND, *trébuchant.*

Ce fut un tort de ma part.

DUVERSY.

Ne vous excusez donc pas, mon Dieu ! Vous avez montré par là le rang que cette femme avait dans votre estime, et je vous en remercierais presque ! L'opinion d'un homme comme vous doit donner à réfléchir même aux plus épris, même aux plus aveugles. C'est vous dire que je ne vous en veux point d'avoir forcé mon fils à voir ce que vous pensez de cette personne.

ARMAND, *nerveux, se levant.*

Monsieur !... je suis fâché de ne pas céder. J'ai l'air cruel. Vous me mettez dans une situation difficile... Mais cependant je ne peux pas mentir : Il me faut un duel ! — Vous vous abusez d'ailleurs ; votre fils ne consentira jamais à d'humiliantes excuses.

DUVERSY, debout.

Permettez-moi d'insister, monsieur. Vous n'êtes pas assez exempt de reproches pour ne pas montrer quelque complaisance.

ARMAND.

Moi ?

DUVERSY.

Oh ! je ne vous parle plus de vos façons d'agir envers cette femme ; non...

ARMAND.

Assez !

DUVERSY.

Mais encore...

ARMAND.

Assez ! Que cette femme soit épouse ou maîtresse, qu'importe ? C'est une femme belle, douce, adorable et je donnerais ma vie pour un sourire de ses lèvres, malgré sa faute ! si votre fils ne la défendait contre moi, mais je le regarderais comme un lâche indigne de mon épée et bon pour ma cravache ! La comparer aux autres ! Les autres ? un tas de filles perdues !... Tenez, vous avez eu tort de mal parler d'elle devant moi ! Nous n'allons plus ruser, n'est-ce pas ? Je me moque bien vraiment qu'on insulte mon père en me reprochant son crime ! J'aime une femme qui aime votre fils parce qu'elle s'en croit aimée ; j'ai un rival dont le bonheur me tue ! Je ne peux pas vivre s'il faut que je pense qu'ils se regardent en ce moment peut-être ! Lui vivant, je souffre ! Lui mort, j'espère ! Et votre fils, mon rival, son amant, m'insulte en public ? Pardieu ! je ne lâcherai pas mon ennemi qui se livre : Je l'ai, je le garde, je le tueraï !

DUVERSY, remontant.

Non, vous ne le tuerez pas ! Dès que les choses sont ainsi, j'ai mon devoir à remplir, j'ai mon fils à sauver d'un assassin ! Mais oui ! d'un assassin, car il ne sait pas se battre, et vous !... Ah ! je vous jure que vous ne le toucherez même pas !

ARMAND.

Et qui donc m'arrêtera ? Vous ?

DUVERSY.

Moi !

ARMAND.

Et comment ? En m'insultant pour prendre la place de Robert ? Est-ce que j'accepterais sachant pourquoi vous m'insultez ? Dites, allez, dites, je n'entendrai même pas. Est-ce que vous aimez Jeanne, vous ! Allez, allez, vous ne pouvez rien.

Il passe à droite.

DUVERSY,

Je ne puis rien, vraiment ! Vous croyez cela !

ARMAND.

Ah ! si, vous pouvez vous déshonorer, vous et votre Robert, en avertissant la justice ! Eh bien ! faites, et vous verrez si vous aurez longtemps la patience de porter mon mépris ! Tenez, si vous êtes armé, tuez-moi ; car, moi vivant, ma volonté ne changera pas, votre fils sera en danger de mort, ma haine parlera sans que rien puisse la fléchir jamais, rien, ah ! mais... rien !

Il va à droite.

DUVERSY, après un silence.

Tant pis ! C'est vous qui me forcez à ne plus rien ménager. Je vous rends responsable de l'avenir à présent ! Je ne peux pas laisser tuer Robert, n'est-ce pas ? Alors écoutez-moi ! Vous vous appelez Armand Martin ? C'est bien Armande Martin, dite Céline Dauvray, qui est votre mère ? Vous êtes né le 10 juillet 1832 ?

ARMAND.

Oui, après ?

DUVERSY.

Alors, vous ne tuerez pas Robert ! Je vous dis que vous ne le tuerez pas !

ARMAND.

Parce que ?...

DUVERSY.

Parce que je vous défends de vous battre au nom de votre père ?

ARMAND.

Hein ? — Vous avez dit ?

DUVERSY.

J'ai dit : Au nom de votre père !

ARMAND.

Vous le connaissez ?

DUVERSY.

Je le connais !

ARMAND.

Il est vivant ?

DUVERSY.

Certes, il est vivant, et c'est en son nom que je vous parle.

ARMAND.

Ah ! mon père est vivant et vous le connaissez !

DUVERSY.

Il sait vos projets de meurtre, et c'est pour sauver mon fils, seulement pour sauver mon fils, qu'il a consenti à me transmettre ses droits.

ARMAND.

Alors c'est votre ami !

DUVERSY.

C'est mon ami ! *(plus doucement.)* Vous n'allez pas oublier, j'espère, que vous devez l'obéissance et le respect à celui qui est votre père. Son titre est sacré, dès qu'il l'invoque ! Il faut que vous écoutiez ses remontrances et ses ordres. [Vous avez des passions un peu violentes, à ce que je vois, et vous vivez d'une façon un peu critiquable ! Il faudra, s'il vous plaît, calmer ces passions et changer de milieu. Votre père vous prie de vivre d'une façon plus sage et plus digne. Il vous facilitera la tâche d'ailleurs.] Sachez que sa volonté première est que vous renonciez à ce duel. On arrangera l'affaire honorablement, mais vous ne vous battrez pas !

ARMAND.

Regardez-moi bien : je me battrai !

DUVERSY.

Pard-on, monsieur, mais je vous parle au nom de votre père !...

ARMAND.

Qui ça, mon père ? — Est-ce que j'ai un père, moi ? — Je vous trouve hardis tous les deux, vous de me parler de lui, lui de se souvenir de moi ! Mon père ! La paternité est faite d'amour, monsieur, on est le père des enfants qu'on aime bien plus que de ceux qu'on fait ! Est-ce que les animaux sont pères ? Eh bien ! ils le sont plus que cet homme-là : ils n'abandonnent leurs petits que lorsqu'ils peuvent se passer d'autrui ! Des ordres ! des droits ! On a des droits quand on est des devoirs ! Au nom de mon père ! quel nom d'abord ? Voilà un homme, que je ne connais pas, qui prétend avoir droit à mon obéissance comme à mon respect ! Ah çà ! monsieur, en quel temps m'a-t-il appris à lui obéir et comment puis-je savoir s'il est respectable ?

DUVERSY.

Malheureux !

ARMAND.

Quoi donc ? — Est-ce que vous croyiez que j'allais tomber à genoux ! mais qu'est-ce que je lui dois ? La vie, et c'est tout : [un chien en doit autant !] \* mais je mens, je lui dois ces passions et ces torts que vous me reprochez. Pardieu ! oui, je les lui dois. Après avoir employé dix ans de sa vie à courir sus à tous les plaisirs, àpre aux voluptés, il prit une jeune fille pure, ma mère, et toute son intelligence fut employée à la séduire d'abord, à la vicier après. Et je suis né de cet homme et de cette malheureuse, fils de leurs fautes, avec du sang fiévreux dans les veines. Voilà ce que je lui dois : vicieux avant de naître ! Et je lui dois encore, bâtard abandonné, de n'avoir pas eu de famille et d'avoir grandi en pleine fange, parmi les courtisanes et les

\* Coupé, ceuture.

viveurs! [Oh! je sus bien vite les choses honteuses, allez!] \* Et vous me reprochez ma vie et mes passions, au nom de cet homme! et vous me faites de la morale! Laquelle? la sienne peut-être! [Je me doute, pardieu! bien de ce qu'elle est, sa morale! Il fut trop facile à lui-même pour n'être pas implacable aux autres, et je le vois d'ici : grave, sévère, maître absolu chez lui, persuadé que toutes les femmes sont presque méprisables, sceptique aux grandes choses et dévot aux mesquines; il est sans doute l'exemple et l'orgueil d'une coterie quelconque! Eh bien! dites-lui qu'il est méprisé quelque part; dites-lui que, quelque part on sait ce qu'il est : un voleur de pureté, un de ces hommes qui ont l'ignorance, la misère et le vice pour fils naturels et la phthisie pour enfant légitime; dites-lui mes fautes, fleurs des siennes! Et c'est de ce père-là que vous me parlez!] \*\* Pardieu! je m'estime plus que lui! — Du respect, de l'obéissance? Eh! pourquoi pas de l'amour! — C'est poignant, allez, de se savoir une âme et de sentir ce qu'on a de pur sombrer dans les passions et dans les vices unis, parce qu'un homme s'est enfui lâchement, ne vous laissant rien où trouver des vertus! Ah! dites-lui que je ne veux pas le connaître! Je ne veux rien! J'aime mieux le nom de ma mère déshonorée que son nom, à lui! [J'ai de quoi vivre, dites-le-lui; j'ai ce que ma mère m'a légué après s'être vendue pour me nourrir et m'élever!]\*\* car je n'ai pas dans le corps un brin de chair qui n'ait coûté un sanglot à ma mère! [Et vous me parlez de cet homme qui prenait des vierges pour en faire des courtisanes? Mais dites donc à ce malheureux qu'on laisse aux infâmes le soin de ces transformations, et que ce n'est pas la peine qu'on accepte le dégoût des prostituées au coin des rues si l'on ne livre pas aux lois les souilleurs de vierges!] \*\*\*\*

DUVERSY, effaré, plongeant dans le gouffre.

Mais taisez-vous donc, par pitié, taisez-vous donc!

\* Coupé, censure.

\*\* Coupé, censure.

\*\*\* Coupé, au théâtre.

\*\*\*\* Coupé, censure.

ARMAND.

Oh! voyez-vous? j'ai là trente ans de honte acceptée et de vice fatal qui se dressent et me déchirent la pitié au cœur! Et mes douleurs ne sont rien! J'ai contre cet homme- là le souvenir d'une mère née pour l'honneur et morte dans la honte! Il ne sait peut-être pas comment elle mourut, cette sainte, cette martyre? Eh! bien, dites-le-lui, et qu'il ose me regarder après! Elle était pure, vous dis-je, et ce traître l'a seduisit en lui jurant de l'épouser: [et sitôt, il n'eut plus de soin qu'à la rendre bonne à ses désirs infâmes; il l'empoisonna jour par jour, lentement, lâchement! Et la pauvre fille honnête n'y songeait pas: ayant plus d'ivresses et voyant plus de transports, elle croyait à plus d'amour! Enfin, corrompue sans l'avoir voulu ni vu, pareille aux autres.] \* elle fut abandonnée, et je renuais en ses flancs. Alors... s'il était là, je lui ordonnerais d'écouter à genoux! La honte fut acceptée pour moi, pour l'enfant de cet homme. Mon père ne m'ayant pas même laissé un morceau de pain, ma mère me donna sa chair et sa fierté, son corps et son âme! Pauvre adorée, va! martyre! Que de révoltes! que de larmes! Oh! que ne suis-je mort dans ses flancs! C'est moi qui l'ai tuée! c'est moi! Et je pardonnerais à mon père? Non, j'ai vu mourir ma mère; je l'ai entendue râler, crier, désespérer! — Oh! que n'a-t-elle dit le nom de son bourreau! Je l'eusse traîné devant cette couche, devant ce calvaire! — Sa dernière heure fut sinistre: éperdue, folle, elle se dressa debout; son pauvre corps flétri frissonnait; on eût dit que la mort la tordeait pour en arracher l'âme! Et puis elle retomba, livide, convulsive, morte! Morte! ma mère! ma mère! — Mais dites-moi donc où est mon père que j'aie lui jeter à la face le dernier cri de ma mère (Deversy, chancelant, vaincu, tombe enfin à genoux.) Quoi!... à genoux — Comment, vous?... Ah! ah! c'est lui! (Un silence.)

DEVERSY.

Grâce, oh! grâce!

\* Coupé au théâtre.



ARMAND.

Ah ! vous êtes mon père ! Eh bien ! vous avez entendu ce que je viens de dire : — je le pense ! Vous faites bien d'être à genoux !... Allons, mon père, « demandez-moi pardon et \* » criez grâce à l'âme de ma mère !

DUVERSY.

Mon fils ! Oh ! que vous êtes cruel, mon fils !

ARMAND.

Ne m'appellez pas ainsi ; vous n'avez pas le droit de prononcer ce mot-là devant moi !

DUVERSY.

Vous me brisez l'âme !

ARMAND.

Mais relevez-vous donc ! vous m'humiliez ! (Il se détourne ; ne siffle.) Ma mère était-elle digne d'être épouse : oui ou non ?

DUVERSY, courbant la tête.

Oui !

ARMAND.

Alors vous n'avez d'excuse à votre action que des..... Je vous ai déjà prié de ne plus me parler de cela !... Ainsi, adieu !

DUVERSY.

Vous êtes le maître absolu ; je n'ai plus le droit de vous ordonner rien ; vous avez raison : n'ayant pas accepté de devoirs, je ne saurais réclamer des droits ! J'espère que vous me pardonneriez pourtant.

ARMAND, bas, assis.

Jamais !

DUVERSY.

Ah !... je vais partir. Vous savez qui vous êtes à présent ; s'il vous plait de vous en souvenir, je vous remercierai... Puis-je dire à mon fils... à votre frère, qu'il peut venir vous serrer la main et vous faire des excuses ?

ARMAND.

Mon frère !... Comment, mon frère ?...

\* Coupé, censure.

DUVERSY.

Sans doute!... Robert!

ARMAND, avec un cri, effaré.

Mon frère!... Ah! miséricorde!... celui qu'elle aime et que je hais, mon rival, mon ennemi, c'est mon frère! Mais vous voulez sauver votre fils, et je ne vous crois pas!

DUVERSY.

Devant Dieu, je vous jure qu'il est votre frère!

ARMAND.

Et après?... Quand vous me crieriez mille fois : c'est ton frère! ferez-vous que j'aie été instruit à l'aimer! [Croyez-vous donc les mots plus puissants que les faits!... Pensez-vous que vous m'allez d'une parole changer le cœur que j'ai là!... Êtes-vous Dieu pour créer des mondes, rien qu'en disant un mot!...] \* Mon frère?... Ah! vous mentez, c'est mon rival, c'est mon ennemi, c'est un homme qui me vole mon espérance, ce n'est pas mon frère!... Et ce sera vous qui répondrez de cette mort-là devant Dieu; ce sera vous, car c'est de vous seul qu'il dépendait que j'eusse un père, un frère, une famille, un cœur peuplé comme celui des autres! Mon frère! Eh bien! tant pis, je le tuera!

DUVERSY.

[Mais tuez-moi donc aussi, moi, tout de suite! C'est vrai, je suis la cause de tout cela! C'est terrible! On abandonne ses fils, comme cela, sans songer qu'un jour ils peuvent vouloir vous tuer vos autres fils, leurs frères, et c'est épouvantable! Vous n'aurez pas le courage de me tuer Robert, n'est-ce pas? Il mourrait plutôt que de se battre avec vous d'ailleurs, avec mon fils aussi!]\* Vous l'assassinerez donc.

ARMAND.

Eh! je ne sais pas!

DUVERSY.

Mais alors...

\* Coupé au théâtre.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, du dehors.

Quand je vous dis que j'entends sa voix et que j'entrerais !

DUVERSY.

Robert !... Ah !

ROBERT, entrant.

Ah ! enfin, j'étais bien sûr de vous trouver ici.

ARMAND.

Lui !

DUVERSY.

Ah ! mon Dieu !

ROBERT, voyant Duversy à demi courbé.

Comme vous m'aimez pour être venu !... Mais ne suppriez pas cet homme, je ne veux rien de lui que sa vie !

DUVERSY.

Mon fils !

ROBERT.

Vous humilier ainsi, vous, par amour pour moi !... Vous n'avez pas cédé, j'espère, et nous nous battons ! certes, et à mort !

ARMAND.

Pardieu ! marchons !

DUVERSY, se précipitant.

Misérables ! Ah ! vous allez m'entendre à la fin ; je ne prie plus, j'ordonne ! Vous battre ! vous ? Il me faudra frapper d'abord ! Voyons, quel est celui de vous deux qui va tuer son père avant que de tuer son frère !

ROBERT, reculant.

Mon frère !

A gauche tombe assis à droite.

DUVERSY.

Eh bien ! oui... Votre histoire est la mienne ! J'eus comme vous, un fils. Vous êtes frères ! Je vous supplie d'avoir pitié de vous et de moi ?

ROBERT.

Mon père !

ARMAND, à part.

Hélas !

Un silence.

DEVERSY.

Robert, je t'en prie... Voyons, si tu m'aimes un peu !...

Il le conduit vers Armand.

ROBERT.

Monsieur... mon... mon frère, je vous prie de me pardonner.

ARMAND, bas.

Ma vengeance, mon amour. Oh ! ma vengeance !

ROBERT.

Je vous demande pardon, mon frère !

DEVERSY.

Par pitié !...

ARMAND.

Monsieur... oui... je... je vois bien qu'il faut que je vous laisse et que je désespère !... Je ne peux pas vous tuer comme cela... Mais alors qu'on me tue, moi, qu'on me tue ! Ah ! misère ! Il faut que je le laisse vivre, lui ! que je n'aie plus ni d'espérance ni de vengeance ! Il l'aime ! Il va l'épouser, elle. — Dieu ! l'épouser ! Qu'est-ce que je dis !

ROBERT.

Pauvre homme !

DEVERSY, à part.

Hélas !

ARMAND, se dormant.

Ah ! qu'est-ce que je pense ?... Ma mère, ô ma mère, pourquoi me parles-tu ? Voilà que tu me brises le cœur ! Je ne pourrai pas, non, je ne pourrai jamais !... (Il va tomber à gauche.) Eh bien ! si ! Ai-je regretté d'avoir été créé comme je suis et condamné au vice, pour montrer que je méritais ce destin ! Maudirai-je ma fange pour en demeurer digne ?... Allons, allons, debout mon âme ! (debout) Monsieur, je vous ai dit que prendre une femme pure, la

rendre mère et l'abandonner était un crime ; je ne peux pas vouloir condamner les autres aux tortures de ma mère ; je ne peux pas condamner votre fils à commettre le même crime que vous, je ne le peux pas ! Eh bien !... Oh ! que c'est dur !... Eh bien, j'exige que votre fils épouse sa maîtresse et légitime son fils. — Ah !

ROBERT.

Ah ! merci, mon frère !

ARMAND, se redressant.

Vous n'avez pas à me remercier : Jeanne est pure, belle, douce comme était ma mère, et c'est pour cela, pour cela seulement, que je cède ! — Allons, monsieur, dites à votre fils qu'il peut faire son devoir.

DEVERSY, sous le regard d'Armand.

Robert, je vous permets, d'épouser la mère de votre fils.

ROBERT.

Mon père !

DEVERSY.

Vous le pouvez ; vous... vous le devez.

ARMAND, triomphant.

Ah !

DEVERSY.

Êtes-vous satisfait ?

ARMAND, réveillé.

Vous savez ce que je vous ai dit, je ne veux pas vous connaître, vous me rappelez trop de douleurs anciennes ou récentes, je désire être oublié. Adieu !

ROBERT.

Oh ! mon frère ! au revoir ?

ARMAND, bas à Robert, après un silence.

Vous viendrez, vous ! Nous parlerons d'elle et de ma mère.

Il lui serre les mains et finit par l'embrasser.

DEVERSY, qui s'est retourné, plein d'espoir.

Vous ne pouvez pas défendre l'espérance à qui veut espérer, et j'espère. (Geste d'Armand). Oh ! Je pars, mais vous me rappellerez un jour, quand vous croirez ma peine

assez longue ; car vous me rappellerez , n'est-ce pas , mon fils ?

ARMAND, fermement.

Non, monsieur !

DUVERSY, désespéré.

Ah ! — Venez, Robert !

Il se retourne au moment de sortir. — Silence. — Duversy sort en soupirant.

## SCÈNE VII

ARMAND, seul, tombant à genoux.

Si tu l'avais voulu, pourtant, je serais le fils vertueux d'une honnête femme !

FIN.

